Seinem Lehrer, Herrn Professor Dr. Groeber,
in dankbarer Gesinnung ehrfurchtsvoll
gewidmet vom Verfasser.

Im April 1888.

AUGUSTE STŒBER

AUGUSTE STŒBER

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR LE

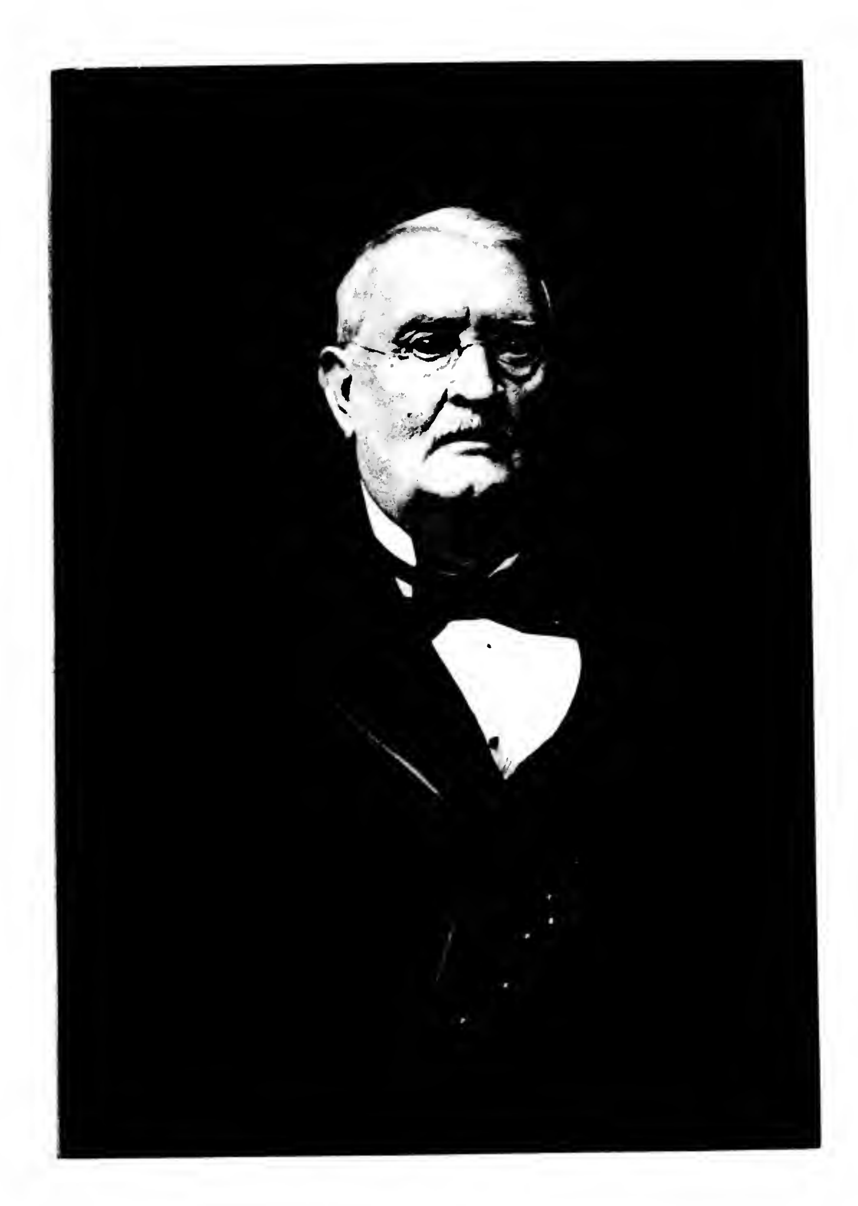
Dr HENRI EHRISMANN

Extrait du Bulletin du Musée historique de Mulhouse

MULHOUSE
Imprimerie Veuve Bader & Cie

—

1887



d'après la photographie
de Mr Aul. Meyer de Colmar.

Près de trois ans se sont écoulés depuis que l'homme de bien auquel nous consacrons ces pages nous a quittés. Sa mémoire n'en est pas moins restée vivante dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu. Ses amis, ses anciens collègues, ses élèves, pour honorer sa mémoire et lui donner une dernière marque de leur affection, ont orné sa tombe d'une couronne de bronze; pour conserver ses traits, le Musée historique lui a consacré un médaillon de marbre; ses amis des Trois-Epis ont placé en son honneur une inscription commémorative dans ces lieux où, si souvent, il était venu se retremper et se délasser des fatigues d'une vie laborieuse. Le sentiment unanime des divers orateurs qui, à ces occasions, comme lors des funérailles, ont pris la parole, a été que l'Alsace a perdu en Auguste Stœber un de ses meilleurs, un de ses plus nobles fils. C'est ainsi que s'est exprimée également la presse alsacienne, qui lui a voué de nombreuses notices nécrologiques.

L'étude d'une personnalité comme la sienne offre de l'intérêt à plus d'un point de vue.

Non seulement les exemples qu'elle nous offre stimulent nos aspirations, mais encore nous voyons se dérouler devant nos yeux une page intéressante de l'histoire de notre patrie restreinte. Cette étude nous fait comprendre les tendances d'une génération qui est sur le point de s'éteindre, et si même elles semblent s'écarter de celles d'une grande partie de la génération actuelle, nous pouvons

y reconnaître un sentiment qui leur est commun : la ténacité avec laquelle le peuple alsacien, à travers toutes les crises et sous tous les régimes, a maintenu son individualité provinciale, toujours exposée à être broyée entre les deux nationalités rivales qui, tour à tour, se le sont disputé.

Daniel-Auguste-Ehrenfried Stœber naquit à Strasbourg le 9 juillet 1808.[1] Sa famille avait fourni, pendant plusieurs générations, des notaires et des tabellions à Strasbourg et à ses environs. Son père, Ehrenfried Stœber, notaire lui-même jusqu'en 1821, puis avocat, est fort connu comme poète et comme homme de lettres alsacien. Il a été, au commencement de ce siècle, une des figures les plus originales et les plus populaires du vieux Strasbourg. C'est de lui que sont ces strophes caractéristiques pour les tendances de la génération dont il a été l'un des principaux représentants : « Ma lyre est allemande; elle retentit de chants germains, mais mon épée est française et fidèle au coq gaulois. Qu'au-delà du Rhin et au-delà des Vosges puisse résonner mon cri : L'*Alsace* est mon pays; c'est pour elle que bat mon cœur ! »[2]

Bien qu'il fût l'un des défenseurs les plus convaincus de la langue allemande, des mœurs et des traditions alsaciennes, il n'en était pas moins foncièrement dévoué à la France (il avait commandé une

---

[1] La maison où il vit le jour est située au Vieux-Marché-aux-Vins n° 9 et donne par derrière sur le quai Desaix, où elle porte le n° 12. Au-dessus de la porte d'entrée, du côté du Vieux-Marché-aux-Vins, se trouve une sculpture en relief, représentant deux hommes en train de battre le blé et surmontée de l'inscription *zum Drescher* (au batteur en grange). C'est là qu'Ehrenfried, Auguste et Adolphe Stœber ont vu le jour. On a fait remarquer à ce propos que rien ne symbolise mieux l'activité de ces trois hommes, qui, comme des batteurs en grange, ont su, au point de vue intellectuel, extraire le bon grain de la paille inutile.

[2] *Meine Leier ist deutsch; sie klinget von deutschen Gesängen; — liebend den gallischen Hahn, treu ist, französisch mein Schwert. — Mag es über den Rhein und über den Wasgau ertönen : — „Elsass" heisset mein Land, „Elsass" dir pochet mein Herz.*

légion de la garde nationale pendant l'invasion). Il connaissait à fond les auteurs allemands, et on lui doit entre autres un *Précis de l'histoire de la littérature allemande,* très apprécié des deux côtés du Rhin et qui eut deux éditions.

Il n'était pas moins versé dans la littérature française, ainsi qu'en témoignent les traductions qu'il fit de différents chefs-d'œuvre contemporains, dans le but de les rendre accessibles à ceux de ses concitoyens moins familiarisés avec la langue française.

L'*Alsatisches Tagebuch* et les nombreuses biographies d'Alsaciens, surtout celles de Pfeffel et d'Oberlin (cette dernière en français), attestent le vif intérêt qu'il portait à l'histoire de l'Alsace et qu'il transmit à ses fils Auguste et Adolphe.

Ehrenfried était en relations suivies avec beaucoup de littérateurs marquants; nous citerons seulement les poètes Voss et Tieck, les frères Grimm, et surtout Hebel, l'aimable poète allémanique.

Champion zélé du libéralisme contemporain, dont il fut, sous la Restauration, « l'un des représentants les plus en vue à Strasbourg » (nous empruntons ces termes à M. Rodolphe Reuss), il était de même en rapports suivis avec les hommes politiques de son parti, tels que le général Foy et Benjamin Constant.

Il est facile de comprendre l'influence qu'un tel père devait exercer sur le développement intellectuel de ses fils.

Leur mère, Dorothée-Louise Küss, était fille d'un pasteur de Rheinbischofsheim. Pour compléter son éducation, elle avait passé plusieurs années à Strasbourg dans la maison de son oncle Kampmann, alors receveur municipal. En y suivant les cours d'un pensionnat de demoiselles, elle avait entre autres reçu des leçons de littérature d'Ehrenfried Stœber, qu'elle épousa en 1807. Femme de cœur et d'une intelligence cultivée, elle s'intéressa et s'associa aux travaux de son mari et de ses enfants. Elle a laissé à ces derniers le souvenir d'une mère tendre et dévouée, pieuse et résignée dans toutes les vicissitudes de la vie.

Après le père et la mère, il nous reste à dire un mot du parrain. Sous ce rapport aussi Auguste avait été bien doté. A défaut de la

fée de la poésie et des lettres, Ehrenfried avait prié son ami, le fabuliste Pfeffel, de tenir son premier-né sur les fonts baptismaux. Pfeffel accepta ; la lettre qu'il écrivit à cette occasion a été publiée par Frédéric Otte dans sa biographie d'Ehrenfried Stœber (*Elsässische Neujahrsblätter,* 1846, page 15). Mais sa cécité et son grand âge ne lui permirent pas d'assister à la cérémonie, et il se fit remplacer par un grand-oncle du nouveau-né. Auguste Stœber conserva toute sa vie un attachement presque filial pour son illustre parrain, dont le buste ornait son cabinet de travail. Outre les différentes publications qu'il a consacrées à Pfeffel et à sa famille, c'est lui qui a été l'un des principaux promoteurs du monument de Colmar, qui fut élevé à sa mémoire en 1859.

Le 8 mai 1816, Auguste entra au Gymnase protestant, où il fit toutes ses humanités. Chaque année il remportait des prix, témoignages mérités de son zèle et de son application. Il n'avait pas encore dix ans quand il composa ses premiers vers pour la fête de son père.[1]

Un des meilleurs souvenirs qu'il ait gardés de son enfance se rapporte à un séjour de quatre semaines qu'il fit en 1819 à Bade avec son père, alors souffrant. Ils poussèrent jusqu'à Carlsruhe, où Auguste vit le poète badois Hebel, et voici le portrait qu'il nous en a laissé : « Hebel est un homme beau et de grande taille. Sa figure expressive est encadrée de mèches grisonnantes, ses yeux sont noirs et brillants. Le tour de sa conversation est facile et agréable, surtout quand il raconte ou qu'il se complaît dans une fine raillerie. Son langage est assaisonné d'esprit et dénote une sagacité profonde. Il sait garder un sérieux imperturbable quand sa verve excite l'hilarité de tous les assistants. Malgré ma jeunesse, ajoute Stœber, Hebel ne laissa pas de faire sur moi une grande impression, et c'est avec un plaisir d'autant plus vif que je goûtai plus tard ses poésies allémaniques et ses récits du *Schatzkästlein.* »

---

[1] *Nimm, Vater, diese Gab', — Die dir mein Herz beschert,*
Das immer dich verehrt — Bis an das kühle Grab.

L'été de 1820, ainsi que celui des deux années suivantes, Stœber le passa avec sa famille dans une petite maison de campagne située aux bords de l'Ill. « Je vécus là, dit-il, des jours heureux à l'ombre des grands arbres, près des flots argentés de l'Alsa, sous la voûte bleue du ciel. Sur une île formée par la rivière se trouvait un banc de gazon, devant lequel je me fis une table à l'aide de quelques planches. C'est là que je passais des journées entières. J'y lisais la *Vie de Stilling,* les poésies de Schiller, *Guillaume Tell* et d'autres livres qui me sont devenus chers. C'est là aussi que virent le jour différentes productions, tant en prose qu'en vers, entre autres un drame en cinq actes, intitulé : *Henri de Gamus* (juin et juillet 1822). » Stœber avait alors à peine 14 ans. A dater de cette époque, lui et ses amis sont pris d'une véritable fièvre littéraire et dramatique. Les greniers de la maison paternelle servaient de scène à toutes sortes de représentations. Un jour, Auguste, ses frères et ses amis y jouèrent l'histoire de Robinson Crusoé, et tinrent à la rendre si fidèlement que Vendredi dut se présenter dans le costume de la nature, vêtu d'un simple tablier. Ces essais les mirent en goût et, le 6 décembre 1822, ils représentèrent *Philotas,* tragédie en un acte de Lessing, avec un prologue d'Ehrenfried. En février 1823, Auguste offrit à son père, à l'occasion de sa fête, une tragédie de sa façon, également en un acte. Elle portait le titre de *Persée et la tête de Méduse.*

Deux mois plus tard il fondait, sous la haute main d'Ehrenfried Stœber, « la Société littéraire des jeunes amis. » Ehrenfried était l'âme de toutes ces sociétés; il ne négligeait rien pour guider dans de bonnes voies le talent naissant de ses fils. Il avait, à cette époque, comme pensionnaires, quelques étudiants en théologie, qui partageaient les goûts de la maison. A table, entre la poire et le fromage, les dimanches surtout, on se communiquait réciproquement ses essais littéraires : c'étaient des poésies, des charades, des énigmes; ces dernières n'étaient agréées qu'à la condition d'être en vers. Auguste et Adolphe, bien qu'âgés de quatorze ou quinze ans à peine, n'étaient pas les moins féconds de ces jeunes lettrés.

Les énigmes les mieux réussies étaient transcrites dans un livre, qui leur fut malheureusement volé plus tard. En juin 1823 on fonda une nouvelle société : le *Charaden- und Räthselverein,* dont Ehrenfried et sa femme ne dédaignèrent pas de faire partie.

En 1824, fondation d'une nouvelle société : *Frühlingsblüthen,* ayant pour but, selon les propres termes d'Auguste Stœber, « de nous former à la littérature et à la poésie ». Quoiqu'elle n'ait eu qu'une courte durée, cette association produisit néanmoins un recueil de quatre gros cahiers, qui furent dédiés à Ehrenfried.

Aux mois de juillet et d'août 1824, Auguste fit un nouveau voyage, qui cette fois le mena à Nancy et Verdun.

En 1825, Ehrenfried, toujours soucieux de l'avenir littéraire de ses fils, commença à leur faire un cours régulier de littérature allemande. Le professeur était plein de son sujet, les disciples bien doués, et la semence ne pouvait manquer de donner de bons fruits.

L'étude et l'imitation des bons modèles formèrent le goût et le style des deux frères, et c'est dans le même but qu'ils fondèrent un nouveau petit cercle littéraire : *Aesthetischer Uebungsverein,* présidé par Ehrenfried. Les procès-verbaux des séances, qui existent encore, témoignent suffisamment du zèle et de l'ardeur de chacun de ses membres.

La même année, les deux frères, de concert avec quelques amis, firent paraître, sous des pseudonymes, leur premier recueil de poésies. Il était intitulé : *Alsatisches Vergissmeinnicht.* Ehrenfried lui-même en avait autorisé l'impression. Auguste ne fut pas peu surpris de voir leur publication commune citée dans une histoire littéraire de l'Alsace, écrite l'année suivante par un certain Schæffer. Quoique ces premiers essais d'un jeune homme de dix-sept ans ne soient pas sans quelque mérite, l'auteur ne trouva plus tard rien à en dire qu'un *Miseremini musæ!* Quoi qu'il en soit, l'impression de leurs poésies donna encore plus d'émulation à Auguste et à son frère.

Antérieurement à la publication de ce recueil, Stœber avait déjà vu différentes feuilles périodiques, telles que le *Dannbach's Anzeige-*

blatt et le *Freiburger Unterhaltungsblatt,* accorder les honneurs de l'insertion à ses productions poétiques. Théodore Winkler, plus connu sous le pseudonyme de F. Hell, qui rédigeait alors la *Abendzeitung,* une des revues littéraires les plus répandues de ce temps, ne dédaigna pas de publier, en 1826, quelques pièces de vers qu'Auguste lui avait envoyées. Une visite que le poète allémanique Hebel rendit alors à son père, produisit de nouveau sur le jeune homme une impression très profonde, et les encouragements que l'excellent vieillard lui prodigua ne restèrent pas sans fruit. Auguste portait une vénération profonde à cet homme, qu'il considérait comme un idéal de bonté et de noblesse intellectuelle. « Il vit dans mon cœur et y vivra éternellement! » s'écrie-t-il avec douleur en apprenant sa mort quelques mois plus tard (26 septembre 1826).

Hebel n'était du reste pas le seul poète allemand qui ait trouvé l'hospitalité sous le toit d'Ehrenfried. Voss, Haug et Tieck s'arrêtèrent à Strasbourg pour saluer le poète alsacien, et leur séjour, quelque court qu'il fût, laissa des traces fécondes dans le cœur de ses deux fils.

Le 24 août 1826, Auguste remporta au Gymnase protestant le premier prix de poésie allemande par une pièce de vers intitulée : *Die Ernte,* la moisson, qu'il débita lui-même lors de la distribution.

Il avait achevé alors ses humanités et dès le 27 août il prit sa première inscription à la Faculté de théologie de Strasbourg.

Sans négliger ses études universitaires, il n'en continua pas moins à suivre ses goûts poétiques.

Le poète a, comme on le sait, une période où tout fermente en lui, une période pendant laquelle il flotte entre des tendances et des écoles opposées, jusqu'à ce qu'il ait trouvé sa voie et son centre de gravité intellectuel et littéraire. C'est la phase où Auguste Stœber venait d'entrer. Il lit, il dévore entre autres les pages fantastiques de Hoffmann. « Un soir, raconte-t-il dans ses *Memorabilia vitæ,* je lus encore au lit le *Magnétiseur*. Longtemps le sommeil fuit mes paupières. Je pensais toujours à la tendre Marie (un des personnages du conte) et au mystérieux et incompréhensible Alban.... Cepen-

dant je finis par éteindre ma lampe. Au milieu de la nuit je sentis soudain un bras m'étreindre et me secouer à plusieurs reprises; je me réveillai en sursaut : j'étais à la fenêtre et mon père auprès de moi. Il m'expliqua que j'avais tout à coup poussé un cri perçant en me jetant hors du lit. Une sueur froide perlait sur mon front et ma bouche était sèche. Je bus avidement l'eau que me versa mon père et me recouchai. »

C'était l'influence de l'école romantique allemande qui produisait ces extases maladives chez ce jeune poète de dix-huit ans. Il en lisait avec passion les œuvres les plus médiocres, et son imagination s'exaltait aux dépens de son goût. « J'ai lu *Mimili* par Clauren », nous dit-il dans ses *Memorabilia vitæ*. « C'est un de mes livres de prédilection, supérieurement poétique et romanesque. La plus délicieuse figure est celle de la douce et virginale Mimili. Son divin caractère se combine avec un amour pur de la nature, un sentiment délicat, une pieuse affection et une sainte innocence. Elle se meut au sein de ses Alpes comme une apparition idéale d'un pays meilleur. Son cœur est chaste et pur comme la neige éternelle de la Jungfrau.... Mais où trouver une créature pareille dans nos terrestres vallées? »

Quelques années plus tard, Stœber dut sourire en relisant ces lignes, car il ajouta en marge l'exclamation significative : *Tempora mutantur !*

Les œuvres du sentimental Matthison, et surtout celles de Hœlty, l'aimable poète élégiaque, qu'il relut jusqu'à cinquante fois, développèrent en lui un penchant à la mélancolie qui ne fut heureusement que passager. « Des vers charmants, dit-il, en parlant de Hœlty. Comme je partage sa joie lorsqu'il chante le mois de mai, et ses pleurs lorsque sa lyre revêt un crêpe et qu'il en tire des accords funèbres! Que j'aime à suivre ses douces rêveries au clair de lune, lorsqu'il dirige mes pensées vers un cimetière ou que, livré à son enthousiasme, il prête l'oreille aux apparitions célestes! »

Rien d'étonnant si, pendant cette phase, que plus d'un a traversée, Stœber est pris de regrets vagues et inexpliqués; un dégoût

complet de la vie et des choses terrestres s'empare de son âme. Dans la nuit de la Saint-Sylvestre 1826 il s'écrie : « Achève de rouler dans l'abîme insondable des temps, année qui t'en vas. Je descendrais sans regrets dans la tombe avec toi et si, pour moi aussi, retentissait le glas funèbre qui maintenant t'appelle, que je serais heureux ! Que fais-je sur cette terre froide et égoïste, où la haine et l'imposture ne cessent d'obscurcir l'astre de la vérité et de l'amour céleste ? » Puis il songe à ceux qui lui sont chers, se promettant, après sa mort, de venir les visiter pour les préparer à la vie des cieux, et il finit en s'écriant :

Töne Todtenglöcklein bald,
Tön' in süssem Beben,
Aus der Erde fremd und kalt
Aufwärts mich zu heben.

La vie malheureuse et la fin prématurée du pauvre Hœlty l'avaient profondément touché.

Il s'indigna en apprenant qu'aucun monument, pas même une croix n'indiquait l'endroit où reposait le jeune poète. Ces sentiments arrachèrent à sa lyre les vers suivants, qui sont restés inédits :

Wo ist des Sängers Grab?
Wo ruht der Müde aus?
Kein Flitterkranz noch Blüthenstrauss
Weht flüsternd darauf herab.
Allmählich doch beim Sternenschein,
Wenn zwölf die Glocke ruft,
Da tönt es um die kühle Gruft
Wie goldner Harfenklang;
Und von den hohen Himmelshallen
Die süssen Engellieder schallen,
Und in der Sel'gen Geisterreiche
Schwebt Hœlty; der Vollendung Schein
Umstrahlt die dunklen Locken.
So wandeln die Gestalten nieder,
So scheiden sie mit Geisterkuss.
Dort wo die süssen Klänge bebten,
Wo Seraphim hernieder schwebten,
Dort ist des edlen Sängers Gruft,
Dort ruht der Müde aus.

Heureusement cette crise sentimentale ne fut que passagère. L'étude et des travaux plus sérieux guérirent Stœber de son spleen, et lui rendirent la verve et la gaîté qui formaient le fond de son caractère. Avec son frère Adolphe et quelques amis intimes, il fit partie d'une nouvelle société esthétique et littéraire, qui s'était formée sous la présidence d'un professeur au séminaire protestant, feu M. Th. Fritz. Auguste fut chargé d'écrire un *Essai sur les Minnesänger* et, lorsqu'il présenta son travail à la société, on le combla d'éloges bien mérités. Le président déclara que, comme style et comme exposition, l'œuvre était tout à fait réussie.

Ces diversions poétiques et littéraires ne l'empêchaient pas de se préparer avec ardeur au baccalauréat ès-lettres, et de suivre assidûment le cours préparatoire de théologie au séminaire protestant.

Ces études comprenaient, outre la théologie proprement dite, un bon fonds de philologie classique. Cet enseignement avait le mérite de faire de ceux qui le suivaient des professeurs aussi bien que des théologiens; et comme à plus d'un de ses condisciples, il arriva dans la suite à Auguste Stœber de préférer le professorat au ministère sacré.

Le 8 novembre 1828, il obtint le grade de bachelier ès-lettres et put dès lors se livrer exclusivement aux études théologiques. Elles durèrent cinq ans. C'était long, et dans la trop courte notice biographique qu'il a consacrée à Stœber, dans le *Journal d'Alsace* du 29 mars 1884, M. Rod. Reuss nous en dit la cause. « Si Auguste Stœber y consacra cinq ans, c'est qu'il s'occupa pendant ce temps de beaucoup de choses qui ne rentraient pas précisément dans les rubriques de l'exégèse ou de la dogmatique. M. de Polignac, les ordonnances de juillet, l'avènement de Louis-Philippe firent quelque tort, on peut le croire, aux commentaires sur l'Ancien et le Nouveau Testament. Ce qui prouve mieux que toute autre chose l'enthousiasme qui s'empara du jeune étudiant durant les journées émouvantes qui précédèrent et suivirent la chute des Bourbons, c'est le petit volume allemand intitulé : *Histoire de la Révolution de Juillet,* que fit paraître Auguste Stœber peu de temps après les

événements de Paris. Ajoutons à ces occupations littéraires comme à cette agitation politique les devoirs de garde national, la création d'un grand casino des étudiants, qui s'organisa en 1831 sous la présidence de M. de Quatrefages, alors étudiant à Strasbourg, et d'où sortit le casino théologique et littéraire dont Stœber fut un des premiers administrateurs, et l'on comprendra facilement qu'il n'ait pu clore ses études qu'assez tard, en 1833. »

Pendant toute la durée de ses études, Auguste Stœber fut en outre membre d'une association d'étudiants, à la fondation de laquelle il avait lui-même contribué. Cette société portait le nom d'*Eugénia*. Les procès-verbaux des séances hebdomadaires prouvent qu'on s'y amusait bien, tout en travaillant sérieusement. On y faisait des conférences littéraires, on recherchait la solution de problèmes philosophiques, on discutait théologie, politique, etc. On y buvait aussi de bonne bière et l'on s'y adonnait à une gaîté qui n'avait rien que de juvénile.

Comme garde national, Stœber, qui était alors loin d'avoir l'embonpoint qu'on lui a connu plus tard, fut incorporé dans une compagnie de voltigeurs, où il eut pour camarades son frère Adolphe et son jeune professeur M. Edouard Reuss.

Tout en prenant de la sorte part aux événements politiques qui bouleversaient alors l'Europe, Stœber n'en resta pas moins fidèle à ses études de prédilection.

Il collaborait entre autres au *Morgenblatt* de Stuttgart, dirigé par le poète Gustave Schwab, dont il s'était de bonne heure acquis l'amitié. En 1831, il publia, dans la *Morgenzeitung*, un travail sur l'ami de Gœthe et son rival, le poète *Lenz*, travail qui était, pour ainsi dire, l'ébauche de l'excellente monographie qu'il publia, en 1842, sous le titre de : *Lenz et Frédérique de Sesenheim*. Gustave Schwab ne ménagea pas les éloges à ce « très intéressant » travail, ainsi qu'il s'exprime dans une lettre à Stœber du 27 septembre 1831.

A cette époque la position de Stœber n'était pas exempte de soucis. Ehrenfried avait subi des pertes considérables, dont les ressources de la famille s'étaient ressenties. Il en résulta pour Auguste

la nécessité de pourvoir un peu par sa plume à ses moyens d'existence. C'est ce qui contribua aussi à prolonger ses études de théologie. En 1833, son frère Adolphe, qui avait accepté une place de précepteur à Metz, l'engagea fortement à accepter une position semblable qu'on lui offrait alors. « Dans quelques années, lui écrivit-il, tu pourras voyager et continuer tes études à une université allemande. » Auguste suivit ces conseils. Après avoir passé les examens de candidat en théologie, il devint précepteur à Oberbronn, dans une famille apparentée aux Stœber.

Il termina ses études en théologie, en soutenant, l'année suivante, sa thèse de bachelier, sous les auspices de son jeune professeur, M. Edouard Reuss. Il avait pris pour sujet l'un des Alsaciens les plus marquants au xve siècle : Geiler de Kaysersberg, que l'on considère comme un des précurseurs de la Réforme. « L'*Essai historique et littéraire sur la vie et les écrits de Geiler de Kaysersberg,* dit M. R. Reuss, dépassait en importance, sinon en volume, la plupart des dissertations académiques semblables. Fruit d'études personnelles et approfondies, elle rappelait l'attention de nos compatriotes sur l'un des écrivains les plus originaux de la fin du xve siècle; elle indiquait aussi la direction dans laquelle Stœber allait bientôt poursuivre de préférence ses recherches littéraires et archéologiques. » Le 20 avril 1834 eut lieu la consécration solennelle du nouveau bachelier. En attendant une vacance, il desservit la paroisse d'Oberbronn, en qualité de vicaire, tout en continuant à remplir ses fonctions de précepteur. Deux ans plus tard il se chargea, en outre, de la cure de Rothbach, petit village voisin.

En 1834 son ami Edouard Verny, alors principal du collège de Mulhouse, lui proposa la place de professeur d'allemand à cet établissement. Ils s'étaient connus comme étudiants à Strasbourg, où ils suivaient ensemble les cours de l'abbé Bautain. Bien que Verny n'eût pas séjourné longtemps à Strasbourg, ils s'étaient liés d'une étroite amitié. Verny s'était rendu plus tard à Paris, où il n'avait pas tardé à se faire la réputation d'un brillant publiciste. Appelé à Mulhouse en 1830, c'est lui qui réorganisa le collège, en essayant

de mettre l'enseignement en rapport avec l'esprit et les besoins modernes, et surtout avec ceux de Mulhouse. Il créa deux cours, l'un de latin et de grec, l'autre de sciences appliquées; c'est ce dernier qui se transforma plus tard en école professionnelle. Dès 1833, Verny avait proposé son ami pour une chaire alors vacante. Stœber aurait sûrement accepté à cette époque; malheureusement on lui préféra un docteur de Fribourg, qui se montra incapable de remplir ses fonctions et qu'il fallut remercier. Verny offrit alors la place à son ancien condisciple; mais quoique cette position fût matériellement plus avantageuse, Stœber ne put se décider à l'accepter. Au point de vue social et littéraire, notre industrieuse cité offrait alors si peu de ressources, à en juger par les nombreux témoignages du temps, entre autres ceux du spirituel E. Souvestre (*Dictionnaire de la conversation et de la lecture,* 1re éd., article « Mülhausen ») et de Verny (*Sermons*), que Stœber préféra rester dans son paisible et champêtre Oberbronn, où il avait alors sa mère, et dont le site était plus propre à nourrir ses goûts poétiques que les noires cheminées du Sundgau, sans compter la proximité de Strasbourg, où il avait alors de nombreux amis.

C'est à Oberbronn que Stœber commença sa vie à lui, cette vie à laquelle il ne renonça que lorsque l'âge et les infirmités l'y obligèrent. Dans les moments de loisir que lui laissaient ses fonctions, il se mettait en route, par monts et par vaux : l'aspect de la nature inspirait ses poésies. Lorsqu'il arrivait à un endroit habité, il s'arrêtait pour recueillir avant tout, de la bouche même des habitants, les légendes du pays, les proverbes et les dictons populaires, les chansons et les rimes de la rue. Il notait les particularités du langage, les tours de phrases et les expressions qui le frappaient. Il transcrivait les inscriptions curieuses qui couvraient les murs des vieilles chapelles et des châteaux en ruine. Il fouillait les archives des communes, et tirait de leur oubli de nombreux et intéressants documents inédits. Dans ces tournées il s'adressait à tout le monde, de préférence aux curés, aux pasteurs et aux instituteurs, même aux enfants, auxquels il faisait réciter leurs rondes naïves. Il

se créait ainsi de tous côtés des relations multiples et collectionnait avec une ardeur, une énergie admirable tout ce qui avait rapport à la littérature, à l'histoire, aux légendes et aux coutumes de son pays natal. Dans l'accomplissement de cette tâche il trouvait chez son frère Adolphe tous les encouragements, tout le concours désirable.

En 1835 il fut vivement affligé par la mort de son père. Il ne perdait pas seulement en lui un père, mais encore son plus fidèle conseiller littéraire. Parmi ceux qui contribuèrent le plus à suppléer Ehrenfried dans ce dernier rôle, il faut citer l'historien alsacien Strobel et le poète allemand Gustave Schwab. Strobel avait été son premier maître, d'abord à l'école Saint-Pierre, puis au Gymnase protestant. C'est à lui que revient en grande partie le mérite d'avoir guidé son élève vers les études alsatiques et de l'y avoir orienté. Stœber resta constamment en relations avec son cher professeur et ne cessa de s'inspirer de ses conseils. D'autre part, Gustave Schwab, le rédacteur en chef du *Morgenblatt,* auquel Stœber collaborait depuis nombre d'années, était son grand oracle en matière de poésie; bienveillant, mais sévère, il habitua son disciple à donner à ses vers une facture harmonieuse et correcte. Il sut aussi épurer son goût. En reconnaissance de leurs bons offices, Stœber dédia à ces deux hommes un recueil de poésies, qu'en 1836 il publia, de concert avec son frère Adolphe, sous le titre *Alsabildér.* Ce livre contient des légendes alsaciennes, mises en vers par les deux frères, qui confondaient ainsi, comme dit Spach, leurs inspirations lyriques dans un seul et même volume. Vingt-cinq d'entre elles sont d'Auguste, huit d'Adolphe. Guidés principalement par l'intérêt poétique, les auteurs ne se sont pas toujours tenus à la lettre de leurs légendes; quelquefois aussi Auguste en a créé lui-même de toutes pièces, par exemple celle des quatre chevaliers. Pour rendre un peu ses droits à la vérité historique, Strobel, qui prit connaissance de leur manuscrit avant l'impression, leur conseilla d'ajouter des notes explicatives, ce qu'ils s'empressèrent de faire. Les critiques firent un accueil bienveillant aux *Alsabilder.* Schwab remercia

Stœber de sa dédicace, ainsi que des strophes à son adresse qui commencent le volume. « Il y a toutefois lieu de se demander, dit Schwab, si cette attention ne vous créera pas plutôt des adversaires en littérature que des amis. Car il paraît se former dans l'Allemagne du Nord une véritable ligue *(polemischer Bund)* contre ce qu'on est convenu d'appeler l'école des poètes souabes. Uhland lui-même, notre maître à tous, si noble et si grand, auquel personne jusqu'ici n'avait osé s'attaquer, est depuis quelque temps en butte à toutes sortes d'agressions, aussi mesquines que malveillantes. »

L'Allemagne littéraire était alors, en effet, divisée en deux camps qui, avec des armes différentes, se disputaient vivement la suprématie littéraire. Le fougueux et sarcastique Heine, quoique issu lui-même du romantisme le plus exalté, avait, par une contradiction surprenante, mais habituelle, tout à coup tourné ses armes contre l'école même dont il sortait. Il sut gagner une grande partie de la jeunesse de l'Allemagne du Nord à ses idées et, à la tête de cette « jeune Allemagne » *(das junge Deutschland),* il dirigea des attaques virulentes contre la vieille école romantique de l'Allemagne du Sud, l'école souabe qui se groupait alors autour d'Uhland. Celui-ci ne répondit que par le silence aux sarcasmes de Heine. Stœber, qui se rattachait à l'école souabe, risquait donc d'être englobé dans cette polémique. Gustave Schwab lui adressa, à ce propos, le mot d'ordre de l'école :

Lass sie *richten,*
Lass uns *dichten!*

(Stuttgart, le 12 septembre 1836).

Ce conseil répondait bien aux sentiments de Stœber, qui, tout en admirant le talent poétique de Heine, n'en resta pas moins fidèle à l'école souabe, dont les tendances lui étaient infiniment plus sympathiques que celles de Heine.

A propos des *Alsabilder,* nous citerons encore un fragment inédit de la lettre de remerciements et de félicitations que le poète Rückert, un juge compétent s'il en fut, adressa à Auguste Stœber :

« Erlangen, le 20 juin 1836.[1]

« Cher monsieur,

« Je vous remercie sincèrement de votre charmant volume des *Alsabilder* et me réjouis de voir avec quelle vigueur et quelle précision on sait encore manier la langue allemande en deçà des Vosges. Le style non moins que l'expression me paraissent être en tous points fort réussis et parfaitement adaptés au sujet : simples et empreints d'un certain cachet d'antiquité, sans toutefois devenir monotones ni donner dans un archaïsme ridicule. Quelques-unes des légendes n'ont peut-être pas une bien grande signification ; mais ce n'est pas de votre faute. Dans d'autres vous ne l'avez peut-être pas tout à fait approfondie. Deux d'entre elles (celles du pont des fées et des quatre chevaliers) répondent à tous mes vœux. Je regrette seulement que dans la note vous n'ayez pas gardé le secret au sujet des noms.

« Pour ma part, je n'ai, autant que je me rappelle, traité encore aucune légende alsacienne. Cela ne rentre, en général, pas dans le cadre de mes sujets habituels ; mais je n'en aime pas moins à voir d'autres les traiter, lorsqu'ils le font avec autant de savoir et d'amour que vous.... J'espère vous voir produire encore beaucoup de belles et bonnes choses. »

---

[1] *Erlangen 20 Juni 1836.*

Hochverehrter Herr,

Ich danke Ihnen freundlichst für Ihre schönen Alsabilder, und freue mich, dass dort drüben die deutsche Zunge noch so hell und kräftig klingt. Styl und Ausdruck scheint mir überall trefflich gelungen und angemessen, einfach und alterthümlich ohne eintönig und alterthümelnd zu werden. Einige der Sagen haben, was nicht Ihre Schuld ist, nicht besonders viel Bedeutung, in einigen ist sie vielleicht auch nicht ganz vertieft; ganz zu Dank ist mir dies geschehen in der Feenbrücke und in den vier Reutern, nur Schade, dass Sie in der Note nicht die Namen verschwiegen haben. Ich selbst erinnere mich nicht weiter etwas von elsæssischen Sagen berührt zu haben, wie denn dieses Feld überhaupt nicht das meinige ist; ob ich gleich andere gar gern darauf sich ergehen sehe, wenn es mit so viel Bildung und Liebe geschieht wie von Ihnen.... Ich hoffe noch viel Schönes und Gutes von Ihnen zu hören und zu sehen.

Nous avons accompagné Stœber jusqu'au double début de sa carrière comme érudit et comme poète, marqué d'une part par sa dissertation sur Geiler de Kaysersberg, de l'autre par les *Alsabilder*.

Pour rendre notre récit plus clair, nous allons rapidement passer sur la vie extérieure du savant, si simple, si unie, pour aborder ensuite sa vie littéraire, si vaste et si bien remplie.

La même année que Stœber se révélait à l'Alsace comme poète et comme patriote, il fit un voyage qui contribua beaucoup au développement du lettré et de l'érudit. Se rendant aux pressantes invitations de l'ami qui avait encouragé ses premiers essais, du poète Schwab, il partit pour Stuttgart. Il y fit la connaissance des littérateurs les plus connus : Uhland, les deux Pfizer, Menzel, etc. G. Schwab avait organisé, en l'honneur de notre jeune Alsacien, une soirée où il se rencontra avec ces représentants si distingués des lettres allemandes. Stœber fut vivement touché de l'accueil qu'il en reçut. Uhland surtout se prit d'une vive amitié pour lui, et lui fit don d'un exemplaire de la dixième édition de ses *Gedichte*.

La notoriété qu'avait acquise Stœber, le désigna au choix du comité supérieur de l'instruction publique pour les fonctions honorifiques d'inspecteur des écoles du canton de Niederbronn.

Vers la fin de l'année 1837, l'emploi de directeur de l'école supérieure des filles de Bouxwiller étant devenu vacant, on le lui proposa dans des conditions qui le décidèrent à l'accepter. Son installation eut lieu le 4 janvier 1838 ; mais sa mère ne put le suivre dans sa nouvelle résidence, et si ce ne fut pas sans peine qu'il se sépara d'elle, du moins eut-il la consolation de la laisser avec son frère Adolphe qui lui succéda comme vicaire. Outre la direction de l'école des filles, Stœber faisait des cours de langue et de littérature allemandes au collège. Pendant son séjour à Oberbronn, il avait si bien rempli les devoirs de sa charge d'inspecteur, que l'administration le nomma membre du comité supérieur et inspecteur délégué du canton de Bouxwiller. Stœber remplit ses

nouvelles fonctions avec son zèle accoutumé. Une de ses innovations aux écoles de Bouxwiller, ce sont les colloques scolaires, à l'instar de ceux qui avaient lieu au gymnase protestant de Strasbourg, à certaines occasions solennelles. Le plus remarquable de ces dialogues, intitulé : *Die Erfindung der Buchdruckerkunst,* qui avait eu pour interlocutrices quatre élèves de l'Ecole supérieure des filles, obtint les honneurs de la publication, par ordre du Conseil municipal. Il avait été composé en 1840, à l'occasion de l'inauguration du monument de Gutenberg à Strasbourg.

Pendant les heures libres que lui laissait sa position, Stœber se livrait avec ardeur à ses études de prédilection. En collaboration avec quelques amis, il avait fondé, en 1838, sa première feuille périodique l'*Erwinia*. Cette publication devait servir d'organe aux Alsaciens écrivant en langue allemande. L'*Erwinia* revendiquait énergiquement le droit d'existence d'une littérature alsacienne en France. Malheureusement, cette feuille patriotique n'eut qu'une courte durée : elle vécut deux ans à peine, et cessa de paraître à la fin de 1839.

La Muse ne continua pas moins à inspirer Stœber : ses plus beaux vers datent de son séjour à Bouxwiller. A l'occasion de la fête du troisième centenaire de la fondation du Gymnase protestant, il composa, à la prière de son ancien maître Strobel, une ode véritablement inspirée, qui rend bien son enthousiasme pour le vénérable établissement de Jacques Sturm, et l'attachement filial qu'il lui avait gardé.

Ce qui l'occupait néanmoins le plus, c'était de recueillir avec un zèle infatigable les légendes alsaciennes.

Vers 1840, il songea un moment à fonder un *Elsæssischer Sagenverein,* dont on a retrouvé parmi ses papiers les statuts, écrits de sa main.

En 1841, Stœber fut appelé une seconde fois au collège de Mulhouse. Par une lettre, en date du 28 septembre, le maire, André Kœchlin, lui proposa provisoirement les fonctions de professeur de troisième. Depuis deux ans, son frère Adolphe était venu

se fixer, en qualité de vicaire, dans cette ville, où sa mère et sa sœur Adelaïde l'avaient suivi. Dans ces conditions, Stœber s'empressa d'accepter la nouvelle position qu'on lui offrait.

Le 30 septembre, il quitta Bouxwiller, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Ses élèves de l'Ecole supérieure de filles lui avaient remis, lors de son départ, un album dont les feuillets volants contenaient, de la main de chacune d'elles, une poësie ou une pensée pour lui exprimer le profond attachement qu'elles lui gardaient. Stœber a conservé ce simple et touchant cadeau parmi ses plus chers souvenirs.

A Mulhouse, il entra en fonctions, non comme régent de troisième, mais comme professeur de sixième. Il avait lui-même demandé cette chaire plus modeste, mais qui lui laissait, du moins, assez de loisirs pour qu'il pût continuer ses travaux littéraires.

L'année 1842 fut féconde en publications. Elle donna le jour à l'*Elsæssisches Sagenbuch*, au *Volksbüchlein*, aux *Gedichte*, et à une monographie : *Der Dichter Lenz und Friederike von Sesenheim.*

Nous reviendrons plus loin sur l'importance de ces publications, qui assurèrent dès lors à Stœber une place des plus honorables parmi les érudits et les poëtes alsaciens. En même temps, il revenait à son projet d'une publication périodique en langue allemande, qui fut le rêve de toute sa vie, malgré les fréquents échecs qu'il subit.

En 1843, parurent les *Elsæssische Neujahrsblätter*. Ces feuilles, publiées avec le concours de Fr. Otte (G. Zetter), visaient le même but que précédemment l'*Erwinia ;* elles devaient servir d'organe aux Alsaciens écrivant en langue allemande, pour constituer ainsi une littérature provinciale, en évitant, par principe, toute polémique ou discussion politique. Malheureusement, l'entreprise sombra en 1848. Elle ne put traverser les journées agitées de la Révolution de février, et disparut dans la tourmente.

Stœber, lui-même, se lança dans la politique, et devint l'un des rédacteurs de la feuille démocratique *le Freiheitsbaum*. Il espéra un moment qu'il pourrait, plus tard, convertir ce journal en une

publication purement alsacienne, et continuer avec lui les traditions de l'*Erwinia* et des *Neujahrsblätter;* mais le *Freiheitsbaum* disparut en même temps que la liberté en France. L'avénement du régime napoléonien dégoûta profondément Stœber de la politique. Lorsqu'en décembre 1851 une circulaire du préfet du Haut-Rhin, M. de Durkheim-Montmartin, aux termes d'un décret du président de la République, enjoignit aux fonctionnaires de donner, dans les 24 heures, leur adhésion au coup d'Etat, Stœber et son ami M. Eck, professeur de dessin, furent, de tout le personnel du collège de Mulhouse, les seuls qui osèrent refuser.

Stœber, qui ne voyait en Napoléon III qu'un habile aventurier, ne s'est jamais rallié à sa politique. Quand, le 8 mai 1870, le plébiscite appela les Français aux urnes pour décider du sort et de la fortune des Napoléon, Stœber resta fidèle à ses convictions. Sur l'enveloppe des pièces officielles qu'il reçut à cette occasion de son chef hiérarchique, il écrivit de sa main, sous la date du 9 mai : « Malgré la déclaration : Voter oui, c'est voter pour la liberté, j'ai voté très lisiblement : non ! La liberté napoléonienne n'est pas la mienne. »

Quoique la maturité de l'âge commençât à calmer bien des entraînements, auxquels il s'était abandonné naguère, Stœber ne resta pas indifférent au mouvement de l'opinion qui se manifesta, après 1840, contre les Jésuites.

Le besoin d'éclairer ses compatriotes sur les véritables tendances de leur ordre le poussa, en 1843, à traduire en allemand les fameux cours d'Edgar Quinet et de Michelet. Mais sauf cet intermède, Stœber ne s'occupa plus, jusqu'en 1850, qu'à publier périodiquement ses *Neujahrsblätter*. C'était peu de chose en comparaison des matériaux qu'il amassait lentement pour des travaux futurs.

Il étudiait avec ardeur les ouvrages des frères Grimm sur la mythologie allemande, projetant de publier bientôt, à l'instar de ces maîtres allemands et d'après leurs principes scientifiques, un recueil en prose, aussi complet que possible, des légendes alsa-

ciennes. Ce recueil, dédié à Jacob Grimm, parut en 1852, sous le titre de *Sagenbuch des Elsasses*. Il est, sans contredit, après le *Volksbüchlein*, l'ouvrage le plus original et le plus important que Stœber nous ait laissé.

Il avait fait la connaissance personnelle des frères Grimm, en même temps que celle d'autres savants allemands, à l'occasion d'un congrès de philologues allemands qui eut lieu à Francfort, en 1846, et auquel Stœber, ainsi que son frère Adolphe, avaient pris part. Les impressions qu'il en rapporta exercèrent sur son esprit une influence considérable et changèrent en quelque sorte la direction de ses études.

M. N. Martin, à qui nous devons une notice succincte sur Auguste Stœber, dit à ce propos : « Nous pouvons considérer cette époque comme une sorte de point solstitial qui sépare un âge antérieur purement poétique d'un autre qui est plutôt historico-philologique, avec la réserve toutefois que cette dernière tendance s'était déjà fait sentir précédemment, et que la première revenait encore à l'occasion. »

En effet, Stœber abandonnait de plus en plus la poésie et les belles-lettres en général, pour se consacrer plus spécialement à l'histoire et à la philologie. Cette tendance se fait déjà remarquer dans les derniers volumes des *Elsässische Neujahrsblätter*, où les travaux d'érudition occupent une place de plus en plus considérable. Les *Neujahrsstollen*, qui parurent en 1850, sont, de même, une publication essentiellement scientifique. Ils furent continués en 1851, ainsi que les années suivantes, sous le titre d'*Alsatia*, et parurent d'abord annuellement, puis à des intervalles moins réguliers. La série des volumes de l'*Alsatia* fut close par une publication posthume, la *Neue Alsatia* (1885). L'*Alsatia* est consacrée à l'étude de l'histoire et des légendes, des coutumes, du langage et de l'art en Alsace. Elle a été, sans contredit, la publication périodique la plus remarquable en fait de travaux et de documents alsatiques. Le premier et le dernier volume de la collection, c'est-à-dire les *Neujahrsstollen* (1851) et la *Neue Alsatia* (1885) appar-

tiennent en propre à Auguste Stœber, tandis que les dix autres sont l'œuvre collective de toute une phalange d'amis et de collaborateurs qu'il avait su gagner à son entreprise.

Stœber resta toujours fidèle à ce que l'on peut appeler le programme de sa vie, bien qu'à plusieurs reprises on lui eût proposé des positions plus avantageuses. En juillet 1847, le recteur de l'académie, M. Michelle, d'accord avec le bureau d'administration du collège de Bouxwiller, lui proposa la place de principal en remplacement de M. Küss, devenu professeur d'histoire au collège de Mulhouse. Stœber refusa. En mai 1852, il fut l'objet d'autres sollicitations plus honorables encore. La ville de Bâle s'occupait alors de la création d'un *realgymnasium*, dont le directeur, M. Schmidlin, accompagné de MM. Stæhelin, membre du *Erziehungsrath* et du Petit Conseil, Christen, banquier, membre du Grand Conseil, vint à Mulhouse lui proposer la place de professeur de littérature française et allemande dans les classes supérieures. Cette position était infiniment plus avantageuse que toutes celles qui lui avaient été offertes jusqu'alors. On n'en voudra pas à Stœber d'avoir hésité un instant. A Bâle il se serait trouvé dans un milieu plus littéraire qu'à Mulhouse, où prédominaient les préoccupations industrielles; il y aurait conquis bien vite les sympathies et la considération générale. Averti de cette démarche par le principal du collège, M. Serrès, M. Vivien, alors recteur à Colmar, vint personnellement prier celui qui en était l'objet, de ne pas accepter et de rester fidèle à l'Alsace. Stœber déféra au vœu de son chef. Il était le champion des traditions alsaciennes, et il sentait que s'il avait déserté son poste, il aurait failli au mandat qu'il s'était librement donné. « *Alea jacta est!* » s'écrie-t-il dans une lettre à un ami; « je ne puis abandonner ma bannière. »

En 1853 Stœber profita de ses vacances pour faire un court séjour à Paris. Il en rapporta les meilleures impressions et, à son retour, il s'arrêta pendant deux jours à Nancy, où il rendit visite à un de ses amis d'enfance, le pasteur et poète alsacien Candidus, qui avait été longtemps l'un de ses plus zélés collaborateurs.

En 1856 il se rendit à Nuremberg. C'est le dernier grand voyage de Stœber; il y allait en qualité de membre délégué du *Gelehrtenausschuss für das germanische Museum*. Comme il comptait un très grand nombre d'amis et de correspondants littéraires dans l'Allemagne du Sud, il prit le chemin des écoliers et la parcourut en tous sens. Il y renoua bien des amitiés et fit la connaissance personnelle de beaucoup de gens de lettres, avec lesquels il n'avait eu jusqu'alors de relations que par lettres. A Carlsruhe il vit Mone, Kuntzel, Dræxler; à Francfort il retrouva des connaissances de 1846, entre autres Kilzer et Roth. Après s'être arrêté à Aschaffenbourg et à Würzbourg, il arriva enfin à Nuremberg. « *Begeisternd schön* », écrit-il à L. Schneegans. De Nuremberg, où il se lia particulièrement avec Fromann, il se rendit à Munich, où il salua S. Muller, Steub et Aug. Becker. Il ne rentra en Alsace qu'après avoir fait à Stuttgart un séjour de quelque durée.

A l'exception de ces trois voyages, Stœber bornait ses absences à de petites excursions dans le grand-duché de Bade ou en Suisse, surtout à Bâle, où il comptait parmi ses amis Wackernagel, les Merian, le Dr Bischof et M. le Dr Sieber.

Il fit aussi à plusieurs reprises le voyage de Saint-Gall, où il visitait un de ses éditeurs, le savant poète Tschudi, descendant du célèbre chroniqueur suisse.

En 1860 il fut chargé du cours supérieur de langue allemande, tout en conservant la régence de sa sixième. Depuis 1848 il faisait les cours d'allemand élémentaires et intermédiaires. Il rédigea pour cet enseignement toute une série de livres de classe : grammaires allemandes, exercices de grammaire, chrestomathies.

L'*Histoire des Belles-Lettres en Allemagne,* qu'il publia en 1843, mérite une mention particulière. C'est un précis de littérature succinct et substantiel, qui eut une dizaine d'éditions.

Ces cours d'allemand augmentaient beaucoup la charge de travail qui pesait sur Stœber. Dès 1851 il se plaignait d'être trop occupé. Sa classe, le cours d'allemand et les leçons particulières qu'il don-

nait lui prenaient de sept à huit heures, sans compter la préparation qu'elles nécessitaient.

Quiconque connaît les fatigues et les ennuis de la carrière pédagogique, s'étonnera, à bon droit, de la force de résistance et de la puissance de travail de Stœber.

A côté de son enseignement il trouvait encore moyen de suivre les études qui lui étaient chères. Il publiait assez régulièrement son *Alsatia,* écrivait une foule d'ouvrages ou de monographies alsatiques, fournissait des articles à plusieurs journaux et revues, notamment au *Samstagsblatt,* à la *Revue d'Alsace;* il faisait face en même temps à une correspondance très étendue, comme le prouvent ses *Correspondenzbüchlein,* carnets où il avait l'habitude de consigner la date, la destination et le sommaire de ses lettres. Il consacrait aussi beaucoup de temps à lire et à corriger les travaux de toutes sortes qu'on venait lui soumettre.

Voici par exemple le relevé de ses occupations du mois de décembre 1850 :

Correction des premières épreuves des *Sagen des Elsasses;* publication de l'*Alsatia;* enseignement au collège et leçons particulières; collaboration à la *Revue d'Alsace;* critique littéraire d'un ouvrage philosophique, de trois recueils de poésies et d'un poème épique; correspondance.

Grâce à sa robuste constitution, cette remarquable facilité de travail le suivit jusqu'à la fin de sa vie. Ses études alsatiques étaient pour lui, comme il l'a souvent dit, un délassement. Elles le réconfortaient après les fatigantes et monotones journées du professeur de sixième.

Stœber n'était pas de ces savants qui fuient le monde. Il était, au contraire, d'un caractère essentiellement sociable; il recherchait les hommes, mais en les choisissant. En 1853, il groupa autour de lui quelques amis dans le but de cultiver ensemble les lettres allemandes en Alsace. Il reprenait ainsi le plan de l'*Erwinia* et des *Neujahrsblätter.* Ce petit cénacle, qui tint sa première séance le 23 février, prit le nom de *Concordia;* il compta bientôt un nombre

assez grand de membres actifs et honoraires. Parmi ces derniers figuraient MM. Louis Schneegans, Adolphe Stœber, Charles Schmidt et Xavier Mossmann en Alsace; M. le Dr Bischoff, de Bâle; Jacob Grimm et L. Uhland en Allemagne. La *Concordia* se réunissait tous les quinze jours, le mercredi à 6 heures du soir, chez l'un des membres de la société. L'hôte était en même temps tenu de fournir un travail écrit en allemand. Tantôt c'était une œuvre originale traitant une question de littérature, de philologie ou d'histoire; tantôt ce n'était qu'un simple compte-rendu des ouvrages d'autrui. On y lisait aussi des pièces de vers, des compositions d'un caractère humoristique. Stœber surtout, grâce à sa gaîté naturelle, excellait dans ces jeux d'esprit. Cette partie de la séance se terminait par une discussion générale, qui était suivie d'un modeste souper. On songea bientôt à créer un organe de publicité; mais ce ne fut qu'en 1856 que Zetter, l'un des membres actifs, bien connu comme poète sous le pseudonyme de Fr. Otte, fit paraître pour la première fois le *Samstagsblatt*. Dans cette feuille hebdomadaire, dont Aug. Stœber fut l'un des collaborateurs les plus assidus, parurent un grand nombre de travaux historiques et littéraires d'une valeur incontestable.

A Mulhouse même ce petit cercle littéraire faisait peu de bruit. Bien qu'il ait existé jusqu'en 1870, il y était à peu près ignoré.[1] Il y a une cinquantaine d'années, on n'entendait encore guère parler à Mulhouse que le patois sundgovien. Souvestre, qui a séjourné dans notre ville, de 1830 à 1835, comme professeur de rhétorique, rapporte méchamment qu'à cette époque les lettres y étaient pour l'enfant qui finissait ses études ce qu'était l'Amérique avant Colomb.[2] Il suffit de vingt ans pour changer cette situation. Le français était la langue des affaires et l'usage l'avait rendu familier aux classes élevées. L'allemand, dès lors, perdit pied si rapidement

[1] Voyez Courvoisier, pp. 28-29.

[2] *Dictionnaire de conversation et de lecture*, 1re édition, article « Mülhausen ».

qu'il fallut l'enseigner comme une langue étrangère à la jeunesse de 1850 à 1860. On comprenait donc de moins en moins des tendances comme celles de la *Concordia*.

Courvoisier, dans son intéressante étude sur les lettres françaises en Alsace, explique ainsi l'attitude que la nouvelle génération, de plus en plus française de mœurs, prenait à l'égard des rares défenseurs de la langue allemande et des mœurs alsaciennes : « On laissait tranquillement rêver dans leur coin les quelques hommes courageux qui voulaient s'opposer à ce courant, qui sentaient le besoin de vivre d'un peu de poésie. Eux aussi, ne cédant qu'aux inspirations de leur cœur, ne se torturèrent point pour se créer un nouvel instrument; c'est dans la langue allemande, la langue des ancêtres, la langue du berceau et de la prière, qu'ils continuèrent à exprimer leurs sentiments ». Stœber était le centre de cette petite phalange; il y brillait au premier rang; on peut dire qu'il lui donnait l'impulsion et la vie.

Parmi les autres occupations où se dépensait la vie si active de Stœber, il faut surtout citer l'administration de la Bibliothèque municipale et, plus tard, ses fonctions de président du comité du Musée historique de Mulhouse. Nommé sous-bibliothécaire en 1857, il devint bibliothécaire à partir de 1861. Ce poste, quoique souvent fatigant et ingrat, ne laissait pas de lui convenir beaucoup. On eût difficilement trouvé un bibliothécaire plus zélé et mieux qualifié que Stœber.

Le meilleur ordre régnait dans les rayons de la bibliothèque. Stœber s'appliquait particulièrement à réunir des alsatiques rares; il le fit avec un grand succès, comme le prouve la bibliothèque Gérard, à l'acquisition de laquelle, grâce au puissant appui de M. F. Engel-Dollfus, il sut déterminer la municipalité.

A côté de la Bibliothèque, le Musée historique de Mulhouse était l'objet de sa plus vive sollicitude. Il avait été le premier à en concevoir le projet.[1] Les commencements en remontaient à 1858,

[1] Lettre de M. Engel-Dollfus du 26 mars 1876.

sans le concours de la Société industrielle ni de la ville. Il est vrai que, faute de fonds, les progrès furent d'abord très lents; cette collection d'antiquités mulhousiennes demeura fort modeste. Cependant elle s'enrichit, en 1859, du produit des fouilles que Stœber, de concert avec son ami G. Stoffel, fit faire au Huhnerhubel, tertre celtique qu'ils avaient découvert aux environs de Mulhouse, au *Zurenwald,* entre Rixheim et Zimmersheim.

Ce n'est qu'en 1863, sur la proposition de M. Engel-Dollfus, le généreux promoteur de tant d'utiles institutions, que le Musée fut définitivement fondé par la Société industrielle et, grâce à ce patronage tout puissant, son existence fut dès lors assurée. Aujourd'hui Mulhouse peut être fier à juste titre de cette belle création, dont le succès est dû surtout à l'initiative et à l'énergie du comité d'administration et de ses deux présidents, feu M. Engel-Dollfus, qui en a été le président honoraire, et Stœber, qui a rempli jusqu'à sa mort les fonctions de président effectif. Nous avons déjà parlé du médaillon de marbre que le Musée historique lui a consacré. Ce médaillon, véritable œuvre d'art, se trouve au-dessus de la porte d'entrée de la salle principale.

Les évènements de 1870, suivis d'une grave maladie qu'il fit en 1871, interrompirent quelque temps ses travaux. Peu à peu l'âge et les infirmités minèrent sa constitution jadis si vigoureuse. L'amour de l'étude l'emportait malgré tout. On sait combien ses veilles ont été fécondes encore après 1870. Il est vrai qu'il se rendait plus facile la production des ouvrages d'érudition, dont beaucoup ne sont plus que de simples compilations.

En 1873, Stœber, alors âgé de 65 ans et de plus en plus valétudinaire, demanda sa mise à la retraite comme professeur au Collège de Mulhouse. Sur la recommandation du président supérieur de l'Alsace-Lorraine, M. de Möller, sa pension lui fut liquidée à des conditions particulièrement favorables.

Il resta bibliothécaire jusqu'en 1882; ce ne fut qu'à regret que l'administration accepta sa démission, et en reconnaissance de ses

services elle le nomma bibliothécaire honoraire. Cette distinction est la dernière qui lui ait été décernée.

En 1865, le ministre de l'instruction publique, M. Duruy, l'avait nommé officier d'académie; le 8 juillet 1878, à l'occasion de son 70me anniversaire de naissance, l'Université de Strasbourg lui avait conféré le titre de docteur en philosophie.

Il était en outre membre honoraire ou correspondant de différentes sociétés savantes, entre autres de la *Historische und antiquarische Gesellschaft*, de Bâle. Il faisait partie du *Gelehrtenverein des germanischen Museum*, de Nuremberg; il était maître du *freies deutsches Hochstift des Gœtheschen Vaterhauses*, de Francfort-sur-le-Mein, etc., etc.

L'un des séjours de prédilection de Stœber dans sa vieillesse c'étaient les Trois-Épis, près de Colmar. « Stœber », dit M. Reuss, « l'admirateur passionné de nos montagnes, lui qui aimait tant à les parcourir, le bâton du touriste à la main, dut renoncer peu à peu à ses courses lointaines. C'est alors qu'il concentra ses affections sur ce coin charmant des Vosges qui s'élève au-dessus de la petite ville de Turkheim, sur le site des Trois-Épis. Il y faisait chaque année un pèlerinage pour y retremper son corps affaibli, pour se débarrasser en cet air pur des oppressions qui l'assaillaient, pour admirer avec une joie toujours nouvelle ces paysages variés qu'il a chantés plein de reconnaissance en son dernier recueil de vers : *Drei Aehren im Ober-Elsass, Gedichte 1875* ». Le Belvédère, Bellevue, la Roche-du-Corbeau, le Galz étaient les promenades de prédilection du vénérable vieillard. Du haut du Galz il pouvait admirer le magnifique spectacle des Alpes éclairées par le soleil couchant, toute la chaîne, depuis le Tœdi jusqu'au-delà de la Jungfrau. Il se sentait rajeunir au milieu de cette belle nature. Il y retrouvait chaque année une société d'élite, amie de la nature et de la poésie. Nous citerons entre autres MM. A. Nefftzer, Th. Schimper, H. Kugler, J. Eck et Max Frey.

M. Rodolphe Reuss nous a retracé de main de maître les derniers jours de celui qui a été son ami et celui de son père : « Après un

mauvais hiver, Stœber se rendit une dernière fois, l'année passée (1883), en son séjour favori des Trois-Épis. Cette villégiature, dont il espérait les meilleurs résultats, lui fut pourtant bien pernicieuse. Il prit froid sur ces hauteurs, et les siens durent le faire revenir à la hâte. Bientôt la maladie de cœur dont il souffrait s'aggrava, l'hydropisie fit des progrès vainement combattus, et dès ce moment ceux qui le voyaient tous les jours ne purent conserver aucun espoir. Il n'en était pas de même des amis du dehors, grâce à l'énergie vitale et au confiant optimisme du vaillant écrivain. Au milieu des angoisses souvent intolérables qui secouaient son corps, il trouvait encore moyen de travailler et d'écrire. Dans la dernière lettre qu'il m'adressait à la fin de novembre 1883, il parlait avec tant de vivacité de ses projets littéraires, de telle étude commencée, de telle question qu'il se proposait d'élucider plus tard, que le sentiment d'un danger immédiat ne pouvait naître en nous, malgré ce qu'il y disait des épreuves par lesquelles le faisait passer la maladie. La nouvelle de la mort de Stœber fut donc pour ses nombreux admirateurs et pour ses amis, anciens et nouveaux, une nouvelle inattendue autant que douloureuse. Pour lui qui a tant souffert dans les dernières semaines, ce fut à coup sûr une délivrance quand il s'endormit — doucement et sans agonie, nous ont dit ses proches — à l'aube du 19 mars 1884. Nous l'avons porté en terre, deux jours plus tard, par une sombre et pluvieuse journée, et le soleil a refusé l'aumône de ses rayons au poète qui tant de fois avait chanté sa beauté vivifiante et les beautés de la nature ! »

Les orateurs qui ont pris la parole sur la tombe du savant, se sont particulièrement attachés à mettre en relief le noble caractère du défunt. Comme professeur il a été un excellent pédagogue ; car il aimait passionnément les élèves et avait, malgré toute son érudition, un rare talent de se mettre à leur portée, pour éveiller et pour entretenir chez eux le goût et l'intérêt pour les choses qu'il leur enseignait. Aussi tous l'adoraient-ils et, devenus hommes, ils n'ont cessé de lui témoigner leur reconnaissance et leur vénération.

Il avait une prédilection pour ceux de ses disciples chez qui il croyait reconnaître de l'aptitude pour les études historiques. Il s'efforçait de développer en eux l'amour du sol natal, de les intéresser à l'histoire de l'Alsace, pour les pousser à travailler sur le terrain qu'il avait été le premier à défricher. Parmi ces élèves nous citerons particulièrement M. Joseph Coudre, qui devint son collègue, et M. Albert Courvoisier, dont la mort a brisé trop tôt la carrière.

La première qualité de son âme était la bonté; bonté sans pareille venant du cœur et allant droit au cœur. Entièrement dévoué à ses amis, il ne reculait devant aucun sacrifice pour les obliger. Il évitait de heurter; il possédait ce charme captivant, cet esprit de véritable politesse qui, selon La Bruyère, est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes. Aussi s'est-on complu à l'appeler « l'homme qui n'a pas d'ennemis ». Tous ceux qui ont eu avec lui des rapports sociaux ou littéraires, ont vanté sa cordialité, l'absence de tout sentiment de jalousie, de toute prétention, son désintéressement. S'il tirait quelque profit de ses livres de classe, qui se vendaient très bien, il l'employait à couvrir les frais d'impression de ses autres écrits. Son bonheur était de venir en aide aux travailleurs. « Avait-on besoin, dit R. Reuss, d'un renseignement alsatique, cherché en vain dans les auteurs, demandé inutilement à de savants amis, on était sûr de le trouver auprès de Stœber. »

Il jugeait les travaux d'autrui avec la bienveillance et l'impartialité qui sont l'apanage des grands cœurs.

Mais s'il rendait pleinement justice au mérite de ses confrères, il était péniblement affecté lorsqu'il se voyait méconnu. Ce n'était ni présomption ni vanité de sa part quand il se plaint qu'on le pille et qu'on le copie, sans même citer la source où l'on avait puisé.

A la modestie du caractère se joignait chez lui un bon sens pratique, qui le guidait dans toutes ses actions et qui était la qualité prédominante de son esprit.

L'ordre le plus parfait régnait dans toutes ses affaires. Nous avons déjà mentionné ses *Correspondenzbüchlein,* carnets dans lesquels,

pendant quarante ans, il a noté brièvement dates, adresses et sommaires de sa correspondance littéraire. Sa bonne humeur ne s'est jamais démentie; il avait un fonds de gaîté native qui a été l'un des charmes de ses relations. Sa vie s'est écoulée bien réglée, sans tache et sans reproche.

Son éducation première avait développé chez lui des principes chrétiens qui n'ont pas laissé d'exercer sur toute sa vie une influence salutaire. Stœber a été un homme de bien dans toute l'acception du mot; on verra qu'il a été, de plus, un homme de caractère.

L'activité littéraire d'Auguste Stœber comprend, comme on l'a vu, deux phases distinctes : l'une, où prédomine la poésie, l'autre, où viennent s'y joindre les recherches historiques et philologiques. Nous avons considéré la période de 1840 à 1850 comme l'époque de transition. Cette transition n'eut d'ailleurs rien de brusque. Dans les premières lignes de ses *Memorabilia vitæ*[1] Stœber en parle comme suit : « Peut-être me reprochera-t-on un jour d'avoir non seulement trop « écrit, mais encore d'avoir embrassé des sujets trop différents. Le « premier de ces reproches est peut-être fondé, le second l'est moins. « Quand je considère de près mon développement intellectuel, il me « semble comme une chaîne dont les chaînons sont parfaitement « reliés entre eux, dont chacun est nécessaire à l'autre et s'y rat- « tache sans solution de continuité. »

Dans la suite, nous esquisserons rapidement ces deux phases de la vie littéraire de Stœber.

LA PÉRIODE POÉTIQUE

Sous cette désignation nous comprendrons non seulement les ouvrages en vers, mais encore les œuvres d'imagination qui, tout en n'étant pas soumises aux lois de la versification, s'élèvent néan-

---

[1] Voir la notice sur Stœber publiée par M. le professeur E. Martin, Jahrbuch des Vogesenclubs I.

moins au-dessus de la simple prose par le caractère poétique du style et des idées, comme les nouvelles, les contes, etc.

Les principaux ouvrages en vers de Stœber ont paru successivement dans les recueils suivants :

1. *Alsatisches Vergissmeinnicht* (Heitz 1825).

2. *Alsabilder* (Ph. Dannbach 1836).

Ces deux ouvrages ont été composés en collaboration avec M. Adolphe Stœber.

3. *Gedichte*[1] (1re édition 1842, 2e édit., Mulhouse, Risler, 1867).

4. *Drei Aehren im Ober-Elsass* (1re édition 1873, 2e édition 1877, Schultz, Strasbourg).

5. *E Firobe im e sundgauer Wirthshüs* (avec accompagnement de musique, par S. Heyberger. Veuve Bader & Cie, Mulhouse, 1868.

6. *D'Gschichte vom Milhüser un Basler Sprichwort, d'r Fürsteberger v'rgesse !* (avec portrait et illustrations, Pétry, Mulhouse, 1882.)

7. *Erzählungen, Märchen, Humoresken, Phantasiebilder und kleine Volksgeschichten* (1873).

Pour bien apprécier l'œuvre poétique d'Auguste Stœber, telle qu'elle résulte de ces diverses publications, comme aussi pour apprécier sa personnalité littéraire en général, il est indispensable de se rendre compte des conditions et du milieu dans lesquels elle se produisit. Tandis qu'en France la lutte acharnée du romantisme contre le classicisme passionnait les esprits et réveillait partout l'intérêt pour les discussions littéraires, il se développait en Alsace un jeune talent, dont toutes les aspirations devaient tendre, semblait-il, à prendre rang parmi les illustres champions de cette mêlée homérique. Il n'en fut rien, cependant, et non sans causer quelques

---

[1] Les *Gedichte* contiennent toutes les poésies qui ont paru dans l'*Elsässisches Sagenbuch* (1862), ainsi que celles qui ont été publiées séparément dans des journaux, revues et anthologies, par exemple le *Pfeffelalbum* (1859, de Th. Klein).

déceptions (voyez l'article de la Revue germanique, de février 1831, p. 239-241), Stœber s'engagea dans une voie toute différente. Nous verrons plus loin, avec de plus amples détails, comment il fut, en effet, amené à se rattacher, au point de vue littéraire, à l'école allemande. Profondément épris de cette littérature si riche, à laquelle l'Alsace n'avait pas fourni les matériaux les moins précieux, il voulut, lui aussi, faire chanter sa muse dans la langue dont les accents profonds et le génie lyrique convenaient si bien à son inspiration.

C'était là se résigner d'avance à n'être lu et goûté, parmi ses concitoyens, que par un cénacle restreint d'admirateurs et d'amis. Mais la nature et les inspirations de Stœber l'attiraient invinciblement vers la patrie de Schiller et de Gœthe. L'on sent dans son style et ses vers l'étude amoureuse et approfondie des grands poètes d'outre-Rhin, sans que toutefois on puisse lui faire le reproche d'une imitation servile des maîtres.

Son lyrisme, en effet, est romantique (une certaine teinte de romantisme est en général inséparable de toute poésie moderne); mais il sait toujours éviter l'écueil et, n'aliénant en rien son originale simplicité au profit de l'école du romantisme à outrance, il ne cherche pas, comme celle-ci, son idéal dans l'exagération de la note forcée.

De bonne heure déjà il s'était senti captivé par les aimables légendes de son pays natal, et c'est dans ce riche fonds et cette mine inépuisable, fructifiés encore par sa verve abondante et son imagination productive, qu'il a puisé ses meilleures inspirations :

Das muss das Land der Sage sein,
Am Wasgau und am Rhein.

dit-il de sa province natale; et, sous l'évocation magique de son talent, les légendes prennent corps sous nos yeux émerveillés, tantôt sombres et terribles, tantôt gaies et consolantes, comme le rayon de soleil qui perce les nuages — et le moyen-âge, cet âge d'or du

poète, revit devant nous avec son charme puissant et son cachet d'étrange mystère :

Es wandeln am Gestade in alter, deutscher Tracht
Rathsherren, Ritter, Bürger in bunter Festespracht.

Dans les récits populaires l'art, la technique, si je puis dire, sont nécessairement relégués à l'arrière-plan. En effet, à moins de leur enlever leur grâce naïve et leur arome de poésie originale, le poète doit traiter les légendes avec la plus grande simplicité d'accent et de versification. Aussi la forme poétique est-elle plus parfaite dans les autres œuvres de Stœber, dans les petites ballades, les pièces lyriques, où il peut donner libre cours à son talent de versificateur souple et élégant. Sans se départir en rien de l'émotion vraie et du sentiment profond qui le caractérisent, il s'y montre l'habile ouvrier que *Rückert, Uhland, Schwab* et *Simrock* avaient en haute estime, et que toute une pléïade de poètes alsaciens, tels que Daniel Hirtz, Ch. Hackenschmidt père, Th. Klein, Candidus, Gust. Mühl, Fréd. Otte, etc., étaient fiers de proclamer leur maître, à la censure et à l'approbation duquel ils soumettaient leurs travaux littéraires. Sans doute il ne faut pas chercher chez lui la forme impeccable, le brillant coloris, le feu d'artifice de mots pittoresques, dont trop souvent les poètes modernes font l'unique objet de leurs efforts ; mais il a, ce qu'il est moins facile d'acquérir, le vers naturellement facile et gracieux, l'inspiration élevée et pure. Comme pour toutes les âmes grandes et sensibles, la poésie était chez lui pour ainsi dire la musique de l'âme.

L'influence de Schwab et surtout celle d'Uhland sur la muse d'Auguste Stœber est indéniable. C'est à ce dernier qu'il a emprunté la forme et le mouvement de ses ballades, telles que : *Nixe und Faun* (la Nymphe et le Faune, p. 86) et le véritable bijou poétique *Der Knabe am Bölchensee,* que voici :

Dem goldigblauen Käfer nach,
Der durch den Wald geschwirrt,
Zum wilden See, zum Bölchensee
Hat sich die Maid verirrt.

Da taucht zum Wellenschooss
Ein goldig Lockenhaupt
Mit Augen blau, krystallenklar,
Mit schilfnem Kranz umlaubt.

Zu süssem Grusse öffnet sich
Des Knaben rother Mund,
Zwei weisse Arme streckt er aus
Und sinkt zurück zum Grund.

Das Mägdlein tief im Fieber brennt,
Am Bett die Mutter wacht;
„ Ach Mütterlein! ach Mütterlein!
„ Das ist die letzte Nacht!

„ Den Knaben aus dem Bölchensee,
„ Den hab ich heut geschaut,
„ Er sprach so süssen Liebeslaut,
„ Und ich bin seine Braut!“

Und horch! es fluthet wie Fluthgebraus,
Es klirrt am Fensterlein;
Ein lockig Haupt, ein helles Aug'
Schaut in das Kämmerlein.

Und draussen wild im Mondenschein
Ein Hochzeitreigen fliegt;
Das Mägdlein lächelnd, todesstill,
Sich in die Kissen schmiegt.

Plus tard, *Gœthe* est devenu son poète de prédilection. *Der Schatzgräber*, imitation très originale de la romance connue de Gœthe, qui porte le même titre, témoigne suffisamment de l'ascendant qu'avait pris sur l'âme de Stœber le prince de la poésie lyrique.

La langue allemande a un mot intraduisible en français, parce qu'il est, dans sa signification spéciale, absolument étranger à l'esprit français et en quelque sorte incompatible avec lui : *das Gemüth*. Dans les poésies lyriques et descriptives de Stœber ce sentiment particulier, ce mélange d'inconscients regrets, de vagues tristesses, d'aspirations indéfinissables, occupe une large place, sans toutefois tourner à la mélancolie ni au sentimentalisme. Telle de ses pièces porte l'empreinte d'un large souffle d'inspiration, comme *Le Münster de Strasbourg dans la nuit étoilée*.

Les pièces lyriques les plus réussies de Stœber sont celles dans lesquelles il se borne aux indications de couleur, esquissant délicatement sa pensée, sans marquer d'un trait décidé des contours bien accusés. Je dirai même que les pièces de longue haleine, les développements à grand orchestre ne sont guère son fait; l'inspiration quelquefois lui fait défaut quand il lui demande un trop long effort. Par contre il a, à un degré éminent, le sentiment et la compréhension de la libre nature. Quel charme exquis dans ses rêveries au fond des bois, au bord d'une source cachée, où il se retrempe des ennuis de la vie ! Il a rendu avec un rare bonheur l'impression de calme et de langueur de *Midi dans les bois* (1867, p. 7) :

Mittagsfeier hält der Wald,
Alles still umher.
Alles athmet leis empor
Wie im Traum entzückt,
Wie wenn durch der Zweige Flor
Gott hereingeblickt.

C'est Auguste Stœber qui, par les vers charmants qu'il leur a consacrés *(Drei Aehren im Ober-Elsass)*, a le plus contribué à la vogue des Trois-Épis, le site si connu qui domine l'entrée de la vallée de Münster. « Bien des sites ont eu leur chantre », dit M. Mossmann[1], « mais aucun n'a été vu sous tant d'aspects, dépeint, analysé, « refouillé comme nos Trois-Épis. Ce joli recueil en est le *guide* « *poétique*, et les vingt-sept morceaux qui le composent, qu'ils « décrivent ou qu'ils racontent, expriment avec un rare bonheur « ce que cette nature tour à tour grandiose et naïve, ces légendes « et jusqu'aux humbles plantes, font éprouver à l'homme qui les « aime ».

C'est dans ce site charmant, en contact immédiat avec la nature, que Stœber a chanté avec enthousiasme tour à tour la montagne avec ses beautés, l'air vivifiant des hauteurs, la bruyère embaumée,

---

[1] Feuilleton de l'*Industriel alsacien* du 27 avril 1873, dans une appréciation de la 1re édition.

la forêt pleine d'ombre et de mystère ; c'est là qu'il s'est livré à des méditations dans lesquelles se fait sentir l'ardente et vivante foi chrétienne dont son âme était pénétrée. Ce n'est pas qu'il fasse étalage de sa piété et en parle avec pompe et affectation ; mais il sait, au milieu des magnifiques tableaux de la nature, reporter avec une simplicité touchante ses actions de grâce vers Dieu.

Demselben Gott, der seines Himmels Bogen,
Der Liebe Bogen, über alles Land gezogen.

Près de la chapelle des Trois-Épis dont la clochette argentine a si souvent bercé l'imagination du poète, non loin de ces forêts qu'il a si bien chantées, des soins pieux ont fait poser en son honneur une pierre commémorative ; et les beaux soirs d'été, quand la plaine d'Alsace s'efface peu à peu dans la brume, le vent léger de la montagne caresse en passant ce dernier souvenir du chantre inspiré de notre pays.

Chose remarquable, l'amour, le thème favori de presque tous les poëtes, l'amour qui leur inspire leurs accents les plus puissants, est presqu'inconnu à la muse de Stœber. Etait-ce dédain ou indifférence ? Je ne saurais le croire, car dans les rares pièces où il effleure ce sujet, il le fait avec une telle délicatesse, avec un sentiment si profond à la fois et si pur, que l'on reste touché et qu'on sent vibrer dans ses vers une émotion chaste et affinée. Qu'on lise les morceaux : *Bedingte Schönheit* (Beauté relative), *Der Vogler* (l'Oiseleur), *Liebchen im Garten* (ma Bien-aimée au Jardin), etc., on n'y trouvera pas l'éclair de passion brûlante d'un Gœthe, d'un Musset, mais un sentiment d'autant plus touchant qu'il est plus délicat et plus discret. Je ne résiste pas au plaisir de citer une poésie *inédite*, souvenir charmant d'une rencontre faite pendant une excursion, rencontre qui laissa à Stœber une impression de mélancolique regret :

AN CAROLINE

Erinnerung an ORTENBERG, den 9ten April, Charfreitag, 1830.

Fern von dir und deinem Wunderthale,
Liebes Mädchen, denken wir noch dein!
Oft, verklärt vom milden Himmelsstrahle,
Bricht dein Bild in unsern Kreis herein.

Deiner blauen Augen frommes Neigen
Weckt so süsse, wundersel'ge Lust;
Nimmer will der Sehnsucht Stimme schweigen
Und zu dir, zu dir fliegt jede Brust.

Sprich, hast du mit Zauber uns umwunden,
Dass so mächtig aller Herz entbrannt?
Hast durch Liebestrank den Sinn gebunden,
Dass er an dein Wesen festgebannt?

Ja, der Zauber schwebt auf deinen Lippen
Und der Liebestrank in deinem Blick!
Jeder will vom süssen Kelche nippen,
Sehnet sich den holden Traum zurück.

Selbst die Blumen, die du mild uns reichtest,
Blicken stets zur lieben Gegend hin,
Wo du oft mit Lust herab dich neigtest,
Sie gepflegt, du Blumenkönigin!

Doch uns lass nicht in der Ferne klagen,
Thu vertrauend uns dein Schicksal kund!
Leichte Boten, Vöglein, mögen tragen
Oft herüber Gruss von deinem Mund.

Kehren wir dann freudig einstens wieder,
Ziehn ins Thal herab mit frohem Schritt —
O dann bringen wir dir neue Lieder,
Und die alte Liebe mit!

Les sermons souvent burlesques par la forme, mais sérieux au fond, de *Geiler de Kaisersberg*, son auteur favori, lui fournirent ample matière à des poésies morales assez réussies. Il a aussi lancé une satire empreinte d'une ironie mordante contre les mœurs de son

temps et contre les abus du gouvernement de Louis-Philippe. *Am Ende der Welt* (1844). En voici deux strophes :

Ist einer ein Fisch an Red' und Verstand,
Den wählen sie gleich zum Volksvorstand;
Da ist's vernagelt mit Brettern.

An Leib und Seel' hat einer die Gicht,
Der leitet den Landesunterricht;
Da ist's vernagelt mit Brettern.

Nous avons dit plus haut que Stœber réunissait en lui tous les côtés si divers du caractère alsacien, qu'il le personnifie admirablement. En effet, après la *rêverie,* les spéculations de l'imagination, éclate dans son œuvre la gaîté rabelaisienne, l'amour de la plaisanterie. Il a chanté avec enthousiasme le vin d'Alsace pétillant, capiteux, qui met l'âme en liesse et la tête en feu. Il ne peut se décider à donner la palme à l'un ou à l'autre des grands crus alsaciens et les enveloppe dans un commun et reconnaissant éloge.

Enfin il s'est essayé aussi à employer en poésie le dialecte alsacien, et a réussi autant qu'il est possible dans ce genre où les effets à produire sont nécessairement fort restreints. *Wenn d'r Nussbaum Küechle drat* (quand le noyer portera des gâteaux) est une reproduction réussie de l'humour un peu gros et naïf des récits populaires. Dans le *Sundgauer Lied* éclate la franche gaîté alsacienne et Stœber a inscrit là l'axiome qui l'a guidé toute sa vie :

's Lied git erscht d'rächte Fraidigkeit,
Drum wird is keiner stere.

Stœber a donné libre cours à sa verve et à son esprit dans les deux principales poésies écrites en dialecte mulhousien, celles « qui « resteront — c'est à M. Rod. Reuss que nous empruntons ces mots — « des *textes de langue* curieux, comme disent les philologues, alors « même que des générations à venir n'y trouveraient plus le charme « littéraire vanté par les ancêtres ». Ce sont : *E Firobe im a Sunggauer Wirthshüs* (1868), et *d'Gschicht vom Milhüser und Basler Sprichwort: d'r Fürsteberger v'rgesse* (1882). Le *Firobe* est une saynète, dont Stœber avait déjà composé une partie (la deuxième)

en 1865 pour la *Concordia,* société de chant mulhousienne. Son ami *Heyberger,* le compositeur connu, l'avait mise en musique. Elle eut un véritable succès, de sorte que Stœber l'amplifia considérablement, en ajoutant ce qui en forme aujourd'hui la première partie. Ce n'est pas un drame dans la véritable acception du mot ; il n'y a ni intrigue, ni action, l'effet scénique est nul. C'est une série de tableaux, dont l'enchaînement dramatique est souvent un peu relâché, mais qui représentent, dans un ensemble plastique, une suite de scènes populaires, bien vraies et naturelles de la vie dans un village haut-rhinois. Nous avons là une étude aussi attrayante que remarquable des mœurs et du caractère de notre campagnard sundgovien. Le théâtre de Mulhouse ainsi que celui de Colmar donnèrent à différentes reprises et avec le plus vif succès la saynète augmentée (1868).

L'autre poésie, *d'r Fürsteberger v'rgesse,* pourrait s'intituler épopée-proverbe. Dans la préface l'auteur nous raconte lui-même de quelle manière il fut amené à l'écrire : « C'était lors de mon « arrivée à Mulhouse, il y a tantôt quarante ans, qu'un honorable « bourgeois de cette ville, foulon de son métier, m'a donné l'expli- « cation du proverbe mulhousien, *d'r Fürsteberger v'rgesse.* L'anec- « dote m'a fort plu et comme, il y a peu de temps, je m'en suis « ressouvenu, j'ai pris la résolution de la narrer en vers, en l'en- « cadrant dans la description d'une famille bourgeoise du temps où « s'est passée cette véridique histoire. Je ferai ainsi pour Mulhouse, « mais d'une autre manière, ce qu'Arnold a fait pour Strasbourg, « en écrivant le *Pfingstmontag.*

Le *Fürsteberger* est un poème moral, où la note gaie alterne avec des accords d'un caractère grave, voire même touchant ; il est une image poétique, captivante, de l'imperfection du bonheur humain. Il nous donne en même temps une excellente peinture, détaillée, minutieuse — et toujours attrayante — des mœurs, des qualités intellectuelles, morales et religieuses, ainsi que des petits travers de cette vaillante bourgeoisie mulhousienne du siècle passé, sur laquelle

s'est étayée la prospérité de notre industrieuse cité. Cette description du vieux Mulhouse repose sur des documents historiques et est, pour ainsi dire, prise sur le vif. Chaque bibliothèque alsacienne devrait avoir sur ses rayons ce petit chef-d'œuvre de grâce et de bonhomie, qui cache un grand fonds d'érudition. La lecture en est facilitée par de nombreuses notes explicatives des termes de dialecte. Le *Fürsteberger* et le *Firobe* ont été les poésies en dialecte que leur auteur a lui-même le plus appréciées.

Stœber excellait aussi dans les poésies fugitives, les poésies d'occasion, madrigaux, épithalames, épîtres de remercîments, etc. Mais la plupart des vers de cette espèce, parmi lesquels il se trouve de véritables perles, n'ont pas été publiés et se sont perdus. J'en ai retrouvé quelques-uns dans les papiers du savant; ils sont écrits en patois et portent tous le cachet de la plus franche gaîté et de la délicieuse bonhomie que Stœber a toujours eue en propre. En voici un specimen inédit [1] :

DENKSPRICHLE

an Herr Eduard Thierry firr si' koschbre Hunigtrank

6. Dezember 1883

Es schînt das Johr sin wieder o
Viel Imme ume g'floge,
Han uss dè Blueme frisch un froh
Gar süesze Säftle g'soge;
Uss Jilge bol, bol uss d'r Ros';
Han nit wie d'Maiekäfer brummt,
Nai! sè han uss'm Bluemeschos
Bi'r Arwet, fîne Lièdle g'summt.
Un druf, belade rich un schwer
Mit Hunig fliègt è jed's daher,

---

[1] C'en est un des meilleurs; c'est en même temps la *dernière* poésie qu'il ait écrite (trois mois avant sa mort).

Sè lade ab mit lust'gem Sinn
Ihr Tracht in's Zellemaggezin.
Süesz isch d'r Trank un rein un klor,
Schmeckt nôch'm ganze Bluèmeflor!
I ka's bezige, uf mi Ehr!
Denn 's hat m'r è grundgüet'ger Herr,
Der d'Immezucht studièrt un kennt,
Wie wenig, uss'm Fundement,
E Döpfle Hunig üewerschickt,
Ganz g'striche voll, dè schu erquickt
Vom blose Asehn. Dè wird schmecke!
M'r wänn, glaub, 's Döpfle ganz ufdecke,
Doch unserm Geber Lob un Dank
Z'erscht bringe firr si' koschbre Trank:
Si' Immestand soll stets gedeihe
Un ihn noch mänig Johr erfreue!

Dans son volume : *Erzählungen, Märchen, Humoresken, Phantasiebilder und kleinere Volksgeschichten.* Mülhausen, Risler, 1873, in-8°, Stœber a réuni une cinquantaine de contes, de nouvelles, sérieuses et gaies, qui avaient déjà paru séparément dans l'*Erwinia,* dans les *Elsässische Neujahrsblätter,* dans le *Samstagsblatt* et dans quelques autres journaux et revues.

Ce qui surtout intéresse dans ces contes, qui sont classés dans l'ordre chronologique, c'est qu'ils permettent de poursuivre pas à pas le développement intellectuel et littéraire de Stœber. Les premières pièces, celles de l'*Erwinia* et des *Elsässische Neujahrsblätter,* sont animées d'un véritable souffle poétique et sont marquées d'une forte empreinte romantique. M. E. Martin y constate avec raison l'influence exercée sur l'auteur alsacien par *Fouqué,* par *Chamisso* et par *Am. Hoffmann.* On a vu que ce dernier a même failli prendre un empire funeste sur la jeunesse de Stœber. Puis on voit diminuer insensiblement l'inspiration poétique. Dans un conte drôlatique, intitulé *Immer kleiner* (1848), il confesse lui-même qu'il sent tarir peu à peu en lui la source jadis si vive et si abondante de la poésie.

La seconde moitié du recueil est de plus en plus écrite dans le langage simple et populaire du *Schatzkästlein* de Hebel (voyez la *Préface* des *Erzählungen,* etc.), qu'il a fini par prendre pour mo-

dèle. L'action, la fable de ses contes, est tantôt une pure fiction, une création poétique, tantôt elle se rattache à des faits réels, à des aventures à lui arrivées. Il a aussi puisé dans de vieux auteurs, dont il a tiré de l'oubli mainte petite perle, ou bien il s'est adressé directement à la tradition populaire. Ce qui prédomine partout c'est l'étude, l'observation minutieuse de la vie intime du peuple alsacien.

Parmi les plus jolis contes on remarque — pour n'en citer qu'un seul — celui des *Trois baisers,* publié dans les premiers numéros de l'*Erwinia* (1838), qui est en même temps le mieux réussi de ceux du recueil. C'est peut-être la plus charmante peinture du Strasbourg de 1820 qui nous ait été transmise par un contemporain.

S'il faut résumer en un mot le caractère des ouvrages poétiques de Stœber, nous dirons qu'il est essentiellement *populaire.* Stœber d'ailleurs l'a voulu ainsi. Il nous le dit lui-même dans l'*Erwinia* (p. 228) : « Die Poesie ist keine Nachtischspeise für die gelehrten « und eleganten Herren allein ; das Volk will auch davon, will seinen « Kernspruch und sein Lied, und das müsst ihr ihm nicht in der « Salonsprache auftischen. »

PROSE

L'année 1842 est une date marquante dans le développement littéraire d'Auguste Stœber. Les *Gedichte* nous montrent l'épanouissement de son talent poétique, arrivé à son point culminant. *Dichter Lenz und Frederike von Sesenheim* est sa meilleure étude littéraire et, en même temps, le premier de toute une série de travaux sur Gœthe et ses amis alsaciens. L'*Elsässisches Sagenbuch* nous indique la voie scientifique dans laquelle il s'engagera désormais et dont l'*Elsässisches Volksbüchlein*[1], supplément de l'*Elsässisches Sagenbuch,* est la première étape.

---

[1] *Elsässisches Volksbüchlein,* 1re édition, Schuler, Strasbourg, 1842 ; 2e édition, Risler, Mulhouse, 1859.

L'*Elsässisches Volksbüchlein* est le livre le plus original que Stœber ait écrit. Il marque un progrès positif; il a étendu, enrichi le domaine de la littérature d'une science qui nous vient d'Allemagne, le *folklore*[1]. L'objet de cette nouvelle science, qui date de la publication des *Deutsche Sagen* de Jacob Grimm en 1816, est la *tradition populaire*. La meilleure définition en a été donnée par M. Sébillot[2]:

« La science du folklore est une sorte d'encyclopédie des tradi-
« tions, des croyances et des coutumes des classes populaires ou des
« nations peu avancées en évolution avec les répercussions réci-
« proques de la littérature orale et de la littérature cultivée ; c'est
« l'examen des *survivances* qui, remontant parfois, ainsi que l'a
« démontré l'étude du préhistorique comparée avec l'état social
« similaire de certaines tribus, jusqu'aux premiers âges de l'huma-
« nité, se sont conservées plus ou moins altérées jusque chez les
« peuples les plus civilisés et parfois inconsciemment chez les esprits
« les plus cultivés. »

Le *folklore* a donc pour but de constater l'état de civilisation de la grande masse du peuple ; il tâche d'en déterminer nettement le caractère intellectuel et moral et de rechercher l'essence de sa vie intime. Il procède par l'étude détaillée de tous les facteurs qui composent la vie du peuple, en cherchant à déterminer la qualité et la provenance de ces facteurs.

Successivement on en est arrivé à considérer comme matériaux de cette science non seulement les contes, les légendes, les chants populaires, les rondes enfantines, les devinettes, les formulettes et les proverbes, mais aussi les coutumes, les croyances et les superstitions, les jeux d'enfants, les remèdes populaires, même les bijoux, les costumes, les outils, les « gestes et mœurs épulaires » (Gitée).

Par son *Elsässisches Volksbüchlein* Stœber a, en quelque sorte, le premier, ajouté à la science du folklore un nouvel élément *qui, en*

---

[1] Voyez *Le folklore et son utilité générale,* par Auguste Gittée (dans la *Revue de Belgique,* nov. et déc. 1886).

[2] *Revue d'Anthropologie,* dirigée par M. P. Topinaud, 1866, p. 293.

1842, n'en faisait pas encore partie (voy. la préface de la 2e édit.); il a recueilli les chansonnettes, les rondes, les berceuses, les devinettes, les proverbes, les contes et les jeux de l'enfance. Par la méthode il procède des principes scientifiques établis par les frères Grimm. Avec une exactitude scrupuleuse, une fidélité absolue à la « bouche même du peuple », il donne ses « enfantines » en n'oubliant jamais d'indiquer leur provenance locale. Les différentes phases de l'enfance se déroulent progressivement devant nos yeux; nous entendons ces douces et mélancoliques berceuses qui nous endormaient jadis, ces refrains avec lesquels on calmait nos cris et nos pleurs. Nous voyons éclater sous toutes les formes la tendre sollicitude de la mère pour son enfant :

Ken Mueder isch so arm,
Se laït iehr Kindel warm. (Cernay.)

Peu à peu l'enfant commence à voir, à distinguer les objets qui l'environnent; on lui apprend les premières notions de la pluralité des choses en comptant et en distinguant les doigts les uns des autres :

Dasz isch d'r Düme,
Dâ frisst gern Pflüme,
Dâ sait wo nämme,
Dâ sait in's Herre Garte,
Dâ klai Spitzbüe
Will's im Herre saghe. (Guebwiller.)

Assis à califourchon sur les genoux de sa mère l'enfant, balancé en cadence, entend :

Ridde, Ridde, Rèssle,
Z'Basel steht e Schlèssle,
Z'Rom steht e Glockehüss,
's lüeghe schene Jungfre drüss.
Eine spinnt Sîde,
D'andre gäle Wîde,
D'dritte spinnt 's klore Guld,
D'vierte isch mim Kindle huld.

Puis nous le voyons grandir, nous soutenons ses premiers pas chancelants, nous l'écoutons bégayer les premières paroles; bientôt

nous l'accompagnons à l'école, nous nous réjouissons d'assister à ses jeux dans la rue et sous le toit paternel; nous voyons s'éveiller peu à peu les facultés de son âme, nous corrigeons ses petits défauts et nous développons ses bonnes qualités. Partout éclate la grâce naïve, le doux parfum de cette poésie primitive si imagée et si pittoresque, qui cache sous son enveloppe simple un fonds inépuisable de sagesse populaire.

Le *Volksbüchlein* est le miroir le plus fidèle de la vie intime du peuple alsacien. Il en est une étude vivante. La seconde édition considérablement augmentée a encore ajouté les « enfantines » des patois romans, parlés dans les Vosges alsaciennes et dans le Jura. Le volume se termine par un grand nombre de notes explicatives d'un caractère essentiellement philologique. Nous reconnaissons immédiatement le disciple des frères Grimm aux soins, à l'exactitude presque méticuleuse avec laquelle toutes les questions sont creusées et approfondies.

L'innovation de Stœber fit surgir une légion d'imitateurs, surtout en Allemagne, tels que *Mühlbachs Kinderfrühling* 1843; les deux éditions du *Kinderbuch* de Simrock, 1848 et 1857, qui alla jusqu'à en copier servilement les principes de division. Firmenrich a cité environ la moitié du *Volksbüchlein* dans sa célèbre anthologie *Germaniens Völkerstimmen*. Le *Volksbüchlein* devait faire partie d'un grand ouvrage philologico-historique sur la langue allemande en Alsace. Dans une lettre adressée à son ami *Louis Schneegans*, le 21 novembre 1856, nous apprenons que Stœber avait, ni plus ni moins, l'intention de composer une encyclopédie de la langue et de la littérature alsaciennes. J'en donne le plan à titre de curiosité et comme document du premier et unique essai de ce genre.

Plan. Elsässischer Sprachsatz in 5 Abtheilungen

I. Sprachproben aus allen Jahrhunderten der elsässischen Litteratur, von Ottfrit bis an das Ende des XVI. Jahrhunderts (Fischart). Mit kurzen biographischen Notizen und Charakteristik.

II. Sprachproben aus sämmtlichen elsässischen Dialect-Dichtern, von Arnold bis zur Gegenwart.
III. Die elsässische Volkspoesie, vertreten durch eine stark vermehrte Auflage meines *Volksbüchleins.*
IV. Grammatik der elsässischen Mundarten.
V. Elsässisches Idiotikon.

Une œuvre pareille ne saurait s'exécuter sans coopération. Aussi Stœber avait-il trouvé des collaborateurs. M. le professeur *Bergmann* devait se charger de la rédaction de I et II, le pasteur *Liebich,* alors à Philippeville en Algérie, plus tard à Saint-André-de-Lancize (Lozère), aujourd'hui à Douéra, de IV; Stœber lui-même voulait traiter III et V. Le numéro III vit seul le jour.

Quant à l'*Elsässisches Idiotikon,* Stœber n'en a publié qu'un spécimen en 1846 (dans les *Elsässische Neujahrsblätter*). Dès 1828 d'ailleurs il s'était mis à recueillir les matériaux de ce dictionnaire ; le terminer a été le rêve de sa vie.

Le 25 avril 1872, il écrit à M. Rod. Reuss: « Ich will Hand an « die Redaktion meines längst begonnenen elsässischen Idiotikons « legen, da ich gern vor meinem Lebensende es noch herausgeben « möchte. »

Douze ans après il n'avait pas encore réalisé ce plan [1]. Il faut espérer que le résultat de ces longues et patientes recherches sera publié un jour ou du moins utilisé par une main compétente.

Si le *Volksbüchlein* est le livre le plus original de Stœber, les *Sagen des Elsasses* [2] sont l'ouvrage le plus important que nous ayons de lui. Ces deux livres ont véritablement établi sa réputation de savant. Les « Sagen » sont un recueil de toutes les légendes alsaciennes, que Stœber avait pu recueillir avec l'aide de collaborateurs

---

[1] M. X. Mossmann, ami intime de Stœber et collaborateur de l'Idiotikon, m'a confidentiellement dit que Stœber avait fini par renoncer à ce travail, voyant qu'il ne l'avait pas conçu avec la rigueur exigée par l'état actuel de la science.

[2] *Die Sagen des Elsasses,* 1re édition, Zollikofer, St. Gallen, 1852; 2e édition, ibid., 1858.

dévoués tels que *Gustave Mühl, Ohleyer, Nessler, Zetter* (Fréd. Otte), *Hugo, Ehrsam, Hirtz, Ringel, Stoffel.*

C'est pour ainsi dire une édition scientifique de son *Elsässisches Sagenbuch* de 1842, qui est une anthologie poétique de légendes alsaciennes. Dans les *Sagen* Stœber a abandonné la forme poétique, littéraire, sous laquelle il avait auparavant présenté les légendes du pays d'Alsace. Il lui tient à cœur de les rendre telles qu'elles se racontent dans le peuple, et il s'efforce de se rapprocher autant que possible des versions authentiques. Il avoue lui-même avoir autrefois fabriqué des légendes pour les mettre en vers («Sagen-Schmiedeperiode», expression textuelle de Stœber). Maintenant plus de fictions, plus de ces licences qui donnent à la légende une tournure artificielle, mais la vérité simple et nue. «Vouloir arranger ici, c'est déranger» — tel était le principe scientifique de ses maîtres, les frères Grimm. Il l'a strictement appliqué et a engagé ses collaborateurs à en faire de même. Il a recueilli avec beaucoup de circonspection et de défiance les légendes qu'il trouvait dans les livres et les chroniques ; car elles ne sont que trop souvent de pures fictions, qui n'ont rien de commun avec la tradition populaire.

Stœber nous donne d'abord la légende telle qu'il l'a trouvée répandue parmi le peuple ; puis il ajoute des notes explicatives et cherche à découvrir le noyau de vérité historique ou morale qui se trouve au fond de la plupart des légendes. « Personne ne l'ignore « plus aujourd'hui », dit-il, « nos légendes populaires sont des sou-« venirs vagues, mais précieux de nos origines historiques ; ce sont « pour ainsi dire les dernières oscillations parvenues jusqu'à nous « d'un passé lointain, mystérieux et souvent incompris. Histoire et « mythe, loi écrite et droit coutumier, philosophie et superstition, « vérité et erreur : tout s'y reflète, tout y continue à vivre de la « vie du symbole qui est celle de la poésie. » (*Revue d'Alsace* 1861, p. 58).

Dans le classement de ces légendes, Stœber a procédé par ordre topographique. Il semble qu'une disposition telle que le docteur

Gredt l'a adoptée, eût été plus rationnelle [1]. Nombre de légendes se retrouvent en tout pays et se racontent simultanément dans des lieux différents et souvent bien éloignés les uns des autres. Il eût mieux valu, à notre avis, séparer les récits dont le fond est *mythologique* (celtique, germanique) des légendes *chrétiennes,* qui sont la tradition merveilleuse sacrée, d'une part, et des « Sagen » qui proviennent d'une tradition *historique* merveilleuse, d'autre part.

Les contes qui appartiennent à la mythologie, qui sont du « paganisme christianisé » (Gittée), peuvent se subdiviser en traditions des eaux, des arbres, des nains, des gens sauvages, du diable, des sorcières, des dames blanches et des trésors, des animaux, des revenants et des spectres. Le point de vue topographique n'est, il est vrai, pas à négliger, mais il suffirait d'en tenir compte comme d'une subdivision. Une nouvelle édition des «Sagen», se basant sur celles de Stœber, se prépare, dit-on, à l'heure qu'il est; elle sera la bienvenue, car une foule de légendes se sont ajoutées depuis au fonds primitif de Stœber ; il a besoin de plus d'une rectification et maint passage, un peu prolixe, demande à être écourté ou retranché. La loi générale d'après laquelle tout ce qui est de provenance humaine demeure imparfait et, par cela même, susceptible de changements et d'améliorations, n'a pas épargné l'œuvre d'Auguste Stœber. Mais les «Sagen» n'en conservent pas moins un mérite imprescriptible; c'est un monument de l'histoire de la civilisation alsacienne, qu'aucun érudit ne pourra ignorer, quand il étudiera l'esprit et la vie intime de notre pays.

Dans le domaine des croyances superstitieuses, Stœber a encore publié séparément entre autres :

1. *Chants et légendes populaires d'Alsace qui se rattachent à la température.* (Extrait de la *Revue d'Alsace*).
2. *Zur Geschichte des Volksaberglaubens im Elsass.* 1852-1858.
3. *Etude mythologique sur les animaux fantômes de l'Alsace.* 1851.

---

[1] Gredt, *Sagenbuch des Luxemburger Landes,* 1885.

4. *Meister Frank.* 1877.
5. *De nombreux articles insérés dans l'Alsatia* et ailleurs.

Ce qui l'intéressait le plus, après les mœurs et les légendes de son pays, c'était l'étude du droit coutumier et des pénalités. Il a consacré plusieurs articles et monographies au *Klapperstein* de Mulhouse; les procès de sorcellerie lui ont fourni le sujet d'un intéressant travail; il a étudié le droit d'asile propre à différentes villes d'Alsace, telles que Mulhouse, Oberhergheim, etc.

Nous savons qu'il s'est moins occupé de l'histoire politique de sa patrie restreinte. Parmi les monographies de ce genre, auxquelles on ne peut contester une valeur scientifique, nous remarquons :

Die bürgerlichen Aufstände in Mülhausen (1874).
Der Sechsbatzenkrieg (1848).
Die ehemalige Grafschaft Pfirt (1843).
Kurze Colmarer Chronik.

Enfin nous lui devons encore quelques études topographiques : *Der Kochersberg* (1857) ; *Das vordere Illthal* (1861).

Stœber menait les études d'histoire littéraire de front avec le *folklore;* il s'est arrêté de préférence à quelques grandes figures qui ont illustré l'Alsace, telles que Geyler de Kaysersberg, Georges Wickram, les Pfeffel de Colmar, Jérôme Gémuséus de Mulhouse, enfin last not least, Gœthe et ses amis de Strasbourg, Lenz, Salzmann, Rœderer et autres, et Frédérique Brion de Sesenheim. Il a publié un grand nombre de documents inédits sur leur vie et leur activité littéraire.

En outre, il a écrit la biographie de plusieurs de ses amis; parmi les ouvrages de ce genre, dans lequel Stœber excellait, il y a de véritables petits chefs-d'œuvre ; nous citerons les biographies d'*Alphonse Coste,* d'*Auguste Michel,* et surtout celle du modeste savant haut-rhinois *Stoffel* (Christophorus). Il se proposait d'écrire la biographie de Moscherosch, mais la mort l'empêcha de réaliser ce projet. Celui qui voudra faire un jour ce travail, consultera toujours avec fruit les documents que Stœber a réunis.

L'intérêt que Stœber a pris en général à tous les travaux concernant l'Alsace, s'est manifesté entre autres aussi dans les catalogues et appréciations annuels intitulés : *Anzeigen der im Jahre 1872 erschienenen Schriften;* il en parut également pour les années 1873 et 1874. Il prit ainsi l'initiative d'une œuvre continuée depuis par M. Curt Mündel dans le *Jahrbuch des Vogesenclubs,* publié sous les auspices de M. le professeur E. Martin, de Strasbourg.

Nous passons sous silence un certain nombre de publications parues après 1870. Ce ne sont que de simples ouvrages de compilation, auquel le cachet original et scientifique des œuvres de Stœber fait défaut, et dont un petit nombre seulement offre un certain intérêt.

Nous nommerons seulement les *Curiosités de voyage en Alsace,* 1874. C'est une anthologie géographique, dont les sujets sont tirés d'auteurs français et anglais depuis le XVIe jusqu'au XIXe siècle.

Nous n'omettrons pas cependant de nous arrêter un instant à une mince plaquette, tout originale, qui fut fort appréciée et très recherchée par les amateurs et qui, tirée à peu d'exemplaires, est devenue un alsatique d'une grande rareté. La *Petite Revue d'Ex-Libris Alsaciens* nous révèle une passion d'amateur de livres, bien naturelle d'ailleurs et compréhensible chez un savant comme Stœber, et nous présente, sous une forme agréable, les fruits de ses recherches. Stœber était — ses amis ne l'ignorent pas — un passionné bibliophile; sa bibliothèque privée en a livré un brillant témoignage. Nous exprimons à cette occasion le regret qu'elle n'ait pas été acquise par une cité ou une institution alsacienne, pour rester dans son état complet. Stœber a publié dans l'*Express* de Mulhouse du 10 au 22 juin 1881 une collection d'ex-libris alsaciens. Dans l'avant-propos de la brochure il nous raconte lui-même que « dès la publi-« cation des premiers numéros, plusieurs amis, bibliophiles, avaient « exprimé le désir d'en voir paraître un tirage à part. » Il céda à « des vœux si flatteurs. » Son petit travail a le mérite de rouler sur un sujet « non encore traité en Alsace. » Il poursuivait, en le fai-

sant, un but tout spécial. Il désirait « éveiller le goût et l'intérêt « pour ce nouveau genre de collections, devenu chez les uns un « objet de mode ou de simple curiosité, chez d'autres un objet de « recherches littéraires ou artistiques plus sérieuses. » C'est sur ce dernier point qu'il insiste particulièrement ; il y trouve même la raison d'être scientifique d'une future collection complète d'ex-libris alsaciens. Il cite à l'appui de sa thèse l'opinion de M. Poulet-Malassis : « Les ex-libris, recherchés surtout comme pièces bibliographiques et « comme images de décorations et d'ornements, offrent assez sou- « vent un intérêt *littéraire et biographique.* »

Nous terminerons cette notice par l'étude du caractère des écrits périodiques d'Auguste Stœber.

Dès 1835, Ehrenfried Stœber avait conçu avec quelques amis l'idée de fonder une gazette littéraire indépendante et *patriotique* — comme le dit Stœber dans le prospectus de l'*Erwinia.* — Il avait déjà trouvé des actionnaires et des collaborateurs, quand une mort prématurée l'empêcha de mettre ce plan à exécution. Ses fils, Auguste et Adolphe, que le succès incontestable des *Alsa-Bilder* semblait d'ailleurs autoriser à se mettre à la tête du mouvement littéraire alsacien, entreprirent alors de réaliser l'idée de leur père, de doter l'Alsace d'un organe littéraire, rédigé en allemand et répondant aux besoins des Alsaciens qui aimaient et cultivaient encore la vieille langue de leur pays. Ce projet d'une publication périodique, qui devait constituer peu à peu une littérature provinciale en évitant soigneusement et par principe toute polémique ou discussion politique, fut, du reste, le rêve de toute la vie d'Auguste Stœber, et il lui resta fidèle jusqu'au bout, en dépit des échecs réitérés qu'il devait subir dans cette voie. Il fut, pendant un demi-siècle, le champion ardent et zélé d'une idée : il lutta pour la conservation de l'individualité alsacienne. Toute sa carrière de poète, d'historien, de philologue, a pour point de départ cette idée, son activité littéraire et scientifique s'y rattache sans cesse, y converge et ne saurait s'expliquer sans elle. Mais les temps étaient difficiles

pour une lutte de ce genre, et Stœber eut le malheur de voir ses intentions méconnues.

L'Alsace, en effet, traversait alors une période de transition, de transformation. Quoique, depuis que Louis XIV l'avait rattachée à la France, elle fût véritablement soumise à son sort, la nouvelle province française n'en était pas moins, pendant plus d'un siècle, restée allemande de mœurs, de caractère, de langage. Vint la Révolution, qui, ici aussi, changea la face des choses. D'un côté elle fit disparaître la plupart des institutions du passé qui subsistaient encore (comme par exemple l'université allemande), d'un autre côté le souffle puissant de l'enthousiasme qu'elle souleva, entraîna tous les cœurs, et comme le dit si bien Gérard, la communauté des périls sur les champs de bataille, la profondeur des rénovations sociales, les ardentes fusions en tous les sens soudèrent indissolublement ces générations à la France. La transformation de l'Alsace sous le rapport de la langue prit un essor puissant dès la fin de la première moitié du siècle présent, le français tendait de plus en plus à supplanter l'allemand, même comme langue usuelle et intime. Mais plus une innovation est grande, plus est vive aussi la réaction qu'elle provoque.

Un certain nombre d'Alsaciens de vieille roche, fidèles à leurs traditions, s'obstinèrent à cultiver l'allemand, la langue de leurs pères, à écrire de la prose allemande, à composer des vers allemands; sans du reste, et l'on ne saurait trop insister sur ce point, mêler à leurs aspirations littéraires aucune arrière-pensée, ni tendance politique. Mais il manquait un organe, et, pour se faire entendre, leur muse était obligée de recourir aux journaux et revues d'outre-Rhin. C'est alors que, groupant autour de lui ces forces éparses, Stœber fonda l'*Erwinia*, à laquelle échut la tâche ingrate et difficile de conserver dans notre province l'esprit et le goût de la littérature allemande. Elle parut pour la première fois le 5 mai 1838 et s'intitula : *Revue littéraire, historique et artistique, publiée avec la collaboration de poètes et d'auteurs allemands, suisses et alsa-*

ciens, et fut, dès ses débuts, vivement combattue par une autre gazette littéraire, l'*Album Alsacien*. Cette feuille, fondée à Strasbourg, en décembre 1837, et rédigée par L. Spach sous le pseudonyme de Lavater, tendait, il est vrai, en un point, au même but que sa rivale l'*Erwinia*, savoir en ce qu'elle aussi voulait contribuer à la décentralisation littéraire en faveur de laquelle il commençait alors à se manifester un certain courant en France, et délivrer la province du joug intellectuel exclusif que Paris faisait peser sur elle.

L'*Erwinia* comme l'*Album* cherchaient donc à donner à l'Alsace un organe spécialement littéraire et artistique, en un mot, ils devaient créer une littérature alsacienne. Les deux feuilles s'attachaient à réédifier le passé de l'Alsace, à faire connaître, à révéler pour ainsi dire l'Alsace à la France et à elle-même. Elles avaient conscience de la mission particulière qui s'impose à l'Alsace par suite de sa position géographique, mission qui est de servir «d'entrepôt littéraire de la France et de l'Allemagne», c'est-à-dire d'être le trait-d'union entre les deux pays. Mais ce qui les distinguait profondément, c'est l'instrument avec lequel elles opéraient. L'*Album Alsacien* se servait de la langue française, l'*Erwinia* se publia en allemand, comme nous l'avons vu. Celui-là partait de la conviction que l'unique ancre de salut pour la jeunesse littéraire d'Alsace était «dans le soin et l'emploi de la forme française»; celle-ci voyait dans cette idée un attentat aux traditions alsaciennes. L'*Album* demandait la fusion absolue de l'Alsace avec la France, l'*Erwinia* défendait l'individualité alsacienne, et s'opposait à ce qu'elle se confondît et se perdît dans le grand tout de la nation française. Elle ne voulait nullement *sacrifier* le français, comme le prouve d'ailleurs la suite même. L'*Erwinia*, d'ailleurs n'était pas aussi exclusive que l'*Album Alsacien*, comme l'atteste l'article qui eut un si grand retentissement : « Wir reden deutsch » de M. Ed. Reuss, un des champions les plus convaincus de la campagne entreprise par Stœber. Cet article peut être considéré comme le manifeste de cette unique école franco-alsacienne et demeurera un document

précieux de l'histoire de la civilisation alsacienne. En voici le résumé :

L'Alsace étant française et voulant — ajoute-t-il expressément — le rester, au point de vue politique, il est nécessaire que tout Alsacien sache ou comprenne la langue du pays dont il fait partie. Mais il ne doit pas avoir honte de ses traditions, de sa langue, de ses mœurs, qui sont d'origine essentiellement germanique ; bien au contraire, il doit respecter le génie de sa race et lui rester fidèle. « Deutsch müssen wir predigen und singen, schreiben und reden, beten und dichten ! Nur unter dieser Bedingung sind wir treu und fromm, tapfer und freiheitliebend ». M. Reuss combat cette prétention tout illibérale, illogique, que le culte et l'amour des lettres allemandes est une absurdité, voire même un crime pour les Alsaciens (lettre de Stœber à Strobel). Stœber, lui aussi, s'exprime et s'explique catégoriquement (*Erwinia* 1838, p. 32) : « Ein Volksstamm, der seine Lieder, seine Sagen, seine Vorgeschichte vergisst, seine Sprache gering achtet, begeht einen geistigen Selbstmord ». Ces paroles énergiques résument le programme de l'*Erwinia ;* elles sont en même temps la formule, d'après laquelle Stœber a disposé sa vie et à laquelle il s'est conformé jusqu'à la fin. Il luttera malgré tout et contre tous pour la conservation de l'individualité alsacienne. Il continuera à parler et à écrire la langue que lui ont transmise ses pères, langue qui est en même temps celle des humbles, à l'étude desquels il a, avant tout, consacré sa vie et qui doivent, eux aussi, avoir leur part dans les biens intellectuels que son école et lui s'efforcent de créer. (Voir à ce sujet la citation rapportée plus haut, p. 111 : « Das Volk will auch seine Lieder haben », etc.)

Malgré ces intentions généreuses (il faut le reconnaître, à quelque parti que l'on appartienne) et en dépit des espérances qu'elle avait fondées, l'*Erwinia* ne put se soutenir longtemps. Les grands écrivains allemands de l'époque, Ruckert, Schwab, Simrock, tout en prodiguant l'approbation la plus flatteuse à l'entreprise, s'en tinrent aux encouragements et trouvèrent moyen de refuser poliment leur concours. Les quelques hommes de talent qui s'attachèrent à la

fortune de l'*Erwinia*, les poëtes alsaciens, Candidus, Strobel, L. Schneegans, Daniel Hirtz, Friedrich Otte (Zetter), ceux d'Allemagne, comme Geibel, Kiltzer, Nodnagel, Bechstein, Bube, Schnezler et d'autres, n'étaient pas de taille à lutter contre les génies qui illustraient les lettres françaises à cette époque. Sous le charme de l'épanouissement merveilleux de la poésie romantique française, les regards de l'Alsace littéraire se tournaient invinciblement de ce côté, tandis que le public, sur lequel comptaient Stœber et ses amis, se désintéressait des belles-lettres ou avait trop peu d'instruction pour les comprendre et s'y intéresser. Ainsi délaissée, l'*Erwinia* cessa de paraître dès 1839. Cet insuccès ne découragea pas Stœber. Il reprit, en 1843, sa tentative de publication périodique littéraire, mais l'expérience l'avait rendu prudent: la nouvelle feuille, ou plutôt le nouveau recueil ne parut qu'une fois par an sous le nom d'*Elsässische Neujahrsblätter,* se soutint jusqu'en 1848, mais n'obtint qu'un cercle d'abonnés assez restreint. Stœber se résigna alors à abandonner la publication d'une feuille traitant purement de littérature. En revanche, il fut un des collaborateurs les plus assidus du *Samstagsblatt,* créé en 1856, à Mulhouse, rédigé par Fr. Otte (Zetter), dernier et seul organe qui servit encore uniquement les besoins intellectuels du petit groupe vieil-alsacien. Lorsque cette gazette, elle aussi, dut cesser de paraître, en 1866, Stœber n'hésita pas à ouvrir à la littérature alsacienne, comme dernier refuge, l'*Alsatia,* qui n'avait reçu jusqu'alors que des travaux historiques. Depuis l'échec des *Elsässische Neujahrsblätter* Stœber, reconnaissant que le terrain de la pure littérature n'était guère fécond en Alsace, s'était engagé résolument dans la voie qu'il avait abordée déjà en 1842 avec son *Elsässisches Volksbüchlein,* et s'adonnait particulièrement à l'histoire de l'Alsace. Dans la brochure posthume «Recherches sur le droit d'asile de Mulhouse au XVIe siècle» (1884), embrassant d'un vaste regard ses travaux alsatiques pendant cinquante ans, il nous expose son programme :

« Le but de ce programme, dit-il, me semblait être de s'occuper « moins de l'histoire politique de l'Alsace, traitée par tant d'écri-

« vains distingués, que de celle de la vie intime et caractéristique « des habitants; de cette vie intellectuelle et native qui trouve son « expression simple et vraie dans d'autres éléments : dans la tradi- « tion orale transmise de génération à génération, dans les légendes, « le droit, la juridiction, les mœurs, les us et coutumes, les jeux et « les pratiques qui se reproduisent régulièrement, dans les proverbes, « les chansons, voire même les rondes et rimes primitives des en- « fants. Ce sont là, m'a-t-il semblé, autant d'éléments précieux dont « la synthèse est indispensable pour tracer l'image fidèle et com- « plète de la physionomie d'un pays et d'un peuple. »

Après quelques tâtonnements, Stœber avait trouvé là sa véritable voie, le domaine où il devait déployer une vaste et féconde activité. On s'accorde d'ailleurs, à le proclamer le rénovateur des études historiques en Alsace, ayant, quant à lui, été le premier à comprendre que Schœpflin et Grandidier n'avaient pas tout dit. Il consigna le résultat de ses investigations et de celles de ses nombreux amis et collaborateurs dans l'*Alsatia*, qui parut assez régulièrement pendant plus de trente années (1850-76-84).

Les premiers collaborateurs que Stœber sut gagner à son œuvre, furent ses anciens amis des *Elsässische Neujahrsblätter* : J. Heitz, G. Mühl et L. Schneegans. C'est avec leur coopération que fut publié le deuxième volume de l'*Alsatia*, en 1851.

Autour de ce noyau d'hommes convaincus vinrent se grouper rapidement tous ceux qui s'intéressaient au passé de l'Alsace, et qui étaient désireux d'apporter leur gerbe à la moisson que l'*Alsatia* promettait chaque année. Le nombre des collaborateurs presque exclusivement d'origine alsacienne, atteignit dans l'espace d'une quarantaine d'années, environ le chiffre de cinquante. Outre les trois premiers, nous nommerons encore : MM. X. Mossmann, l'auteur bien connu du *Cartulaire de Mulhouse*, M. le Dr R. Reuss, conservateur de la bibliothèque municipale de Strasbourg, Ignace Chauffour, Stoffel, Dag. Fischer, Nic. Ehrsam, F. Otte, Albert Courvoisier, Rathgeber, etc.

M. R. Reuss a nettement précisé les mérites qu'a eus Stœber en publiant l'*Alsatia :* « L'étroit cabinet de travail du bibliothécaire et du professeur de Mulhouse a été, pendant plus de quarante ans, l'un des centres intellectuels de notre belle province; il a su faire converger dans une même direction bien des activités séparées par des différences politiques ou confessionnelles, mais unies par un amour commun de la vérité scientifique et de la terre natale. Ce sont là des services rendus que les contemporains n'oublieront pas et qu'il faudra rappeler aux générations futures. »

L'auteur ne saurait, avant de terminer, manquer de présenter ses sincères remerciements à MM. X. Mossmann, Dr P. Stœber et G. Dietz, pour les excellents conseils qu'ils lui ont prodigués.